NUMÉRO 98

Illinois U Library

12 JANVIER 1952

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Théâtre MARIGNY

Carré Marigny
ELYsées 06-91
Autobus :
28-42-49-52
73-80-83

Direction : SIMONNE VOLTERRA

Métro :
Champs-Elysées
Clémenceau
Franklin-Roosevelt
Concorde

COMPAGNIE
MADELEINE RENAUD
JEAN-LOUIS BARRAULT

LAZARE

d'André OBEY
Décor et costumes de Félix LABISSE

avec :
(par ordre d'entrée en scène)

Madeleine **RENAUD** — *Marthe*
Marie-Hélène **DASTÉ** — *Honorine*
Jean-Louis **BARRAULT** — *Lazare*
William **SABATIER** — *Matthieu*
Jean **SERVAIS** — *Judas*
Pierre **BERTIN** — *Le médecin*
André **BRUNOT** — *Mermans*
Simone **VALÈRE** — *Marie*
Jean **DESAILLY** — *Jésus*

Les portes sont fermées dès le lever du rideau — Relâche le Mercredi

Ce Supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

U. OF I.
LIBRARY

Marthe. Lazare. Matthieu.

Judas. Lazare. Matthieu.

Lazare.

1 MARTHE. — *Sois le bienvenu.* (ACTE I.)

2 MATTHIEU. — *Qu'est-ce qui se passe, Lazare ?* (ACTE I.)

3 LAZARE. — *Voilà l'eau revenue maintenant dans les verres.* (ACTE I.)

4 LE MÉDECIN. — *Quelques petits détails...* (ACTE I.)

5 MARTHE. — *Explique-nous, Lazare.* (ACTE I.)

Lazare. Le Médecin.

Judas. Marthe. Lazare. Matthieu.

LAZARE

Pièce en 2 actes
d'ANDRÉ OBEY

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris au Théâtre Marigny le 22 novembre 1951 par la Compagnie MADELEINE RENAUD-JEAN-LOUIS BARRAULT, dans des décor et costumes de FÉLIX LABISSE.

★

Tous droits réservés pour tous pays. y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1952 by André OBEY.

Supplément au N° 324 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

47433

PERSONNAGES

(Par ordre d'entrée en scène)

Marthe .. .. *Madeleine RENAUD*
Honorine..... *Marie-Hélène DASTE*
Lazare ..... *Jean-Louis BARRAULT*
Matthieu..... ... *William SABATIER*
Judas..... ..... *Jean SERVAIS*
Le médecin..... ... . *Pierre BERTIN*
Mermans .... *André BRUNOT*
Marie.... ..... *Simone VALERE*
Jésus..... .... *Jean DESAILLY*

DÉCOR

La scène représente aux deux actes, la salle commune de la maison de Lazare, complètement démeublée au premier, garnie de ses meubles au deuxième. Une porte (fond milieu) donnant sur le jardin; une autre (premier plan gauche) donnant sur la cuisine ; une troisième (dans le mur de droite) donnant sur la chambre de Lazare. Une cheminée (au milieu du mur de gauche). Une grande horloge, près de la cheminée, arrêtée à 4 h. 22. Deux fenêtres (de part et d'autre de la porte du fond).

ACTE PREMIER

Au lever du rideau, la scène est vide et obscure. Les volets des fenêtres sont clos. Un temps. Bruit de voix derrière la porte du fond. Encore un petit temps. La porte s'ouvre brusquement. Dans le grand jour du dehors (matin de mars) on voit Marthe (30 ans) sur le seuil, et, derrière elle, Honorine, la servante (50 ans).

MARTHE, *entrant vivement.* — Vite, Honorine, vite ! Nous avons dix minutes à peine, pour tout faire. (*Elle traverse la scène rapidement — vers le premier plan gauche — en ôtant son manteau.*) Quand je les ai quittés, ils allaient se mettre en route.

HONORINE, *dehors.* — Quelle affaire, mademoiselle !

MARTHE, *s'arrêtant.* — Oui, oui... C'est bouleversant. On ne sait si on doit rire, ou pleurer, ou... (*Après une pause, se secouant :*) On doit rire ! Au travail.

Elle passe dans la cuisine.

HONORINE *seule, dehors.* — Quelle terrible affaire !

Marthe reparaît, sans son manteau, avec un tablier qu'elle met, face au public.

MARTHE. — On n'a pas pu trouver de voiture pour le ramener. C'était trop tôt, tu penses ! Et puis le pauvre cher garçon voulait marcher.

HONORINE, *avec effroi.* — Il marche !

MARTHE, *bas.* — Très lentement. (*Elle achève de nouer le cordon de son tablier puis se retourne.*) Eh ! bien, qu'est-ce que tu fais, voyons ! Entre !

HONORINE. — Je... J'ai peur...

MARTHE. — Sottise ! Dépêche-toi.

Elle va de son pas vif à la fenêtre de droite.

HONORINE. — Ça m'a donné un coup. J'ai les jambes... cassées.

MARTHE. — Les bras feront l'affaire. Allons, entre, ma bonne. Je les sens qui reviennent.

Elle essaie, en vain, d'ouvrir la fenêtre.

HONORINE. — Il va revenir ici !

MARTHE. — Bé... où veux-tu ?

HONORINE. — Tout de suite ? En rentrant, comme ça, du... de là-bas ? Tout droit ?

MARTHE. — Bien sûr. C'est sa maison.

HONORINE. — Pourquoi ne va-t-il pas dans la vôtre, d'abord ? Il peut bien habiter quelques jours chez ses sœurs.

MARTHE. — Il veut rentrer chez lui.

Même jeu sur la fenêtre.

HONORINE. — Penser qu'il va revenir ! Ici ! Mais c'est terrible.

MARTHE. — Ce qui était terrible, Norine, c'était de penser qu'il n'y reviendrait plus. (*Même jeu sur la fenêtre.*) Oh ! Aide-moi, écoute ! Tu me regardes m'escrimer, tu ne bronches pas. (*Sèchement :*) Viens m'aider !

Honorine passe le seuil avec répugnance et s'arrête.

HONORINE. — Houh ! Quelle affreuse odeur !

MARTHE. — Oui. Nous avons eu tort de laisser la maison fermée depuis huit jours.

HONORINE, *flairant.* — Les fleurs pourries, la cire, et puis...

MARTHE, *sèchement.* — Tais-toi, je t'en prie. Et laisse ton imagination enfantine à la porte. Fais comme moi.

HONORINE. — Oh ! Vous, vous êtes de fer.

MARTHE, *ironique.* — Parbleu, ça explique tout. (*Sèche :*) Je ne suis pas de fer. Mais j'ai quelque énergie, jointe à quelque raison. Et cette raison commande qu'à un frère vivant je rende maison vivante... Et non cette cave obscure, glaciale, et poussièreuse. Allons, viens donc m'aider. (*Honorine obéit.*) Tire ici, avec moi. Allons ! (*Toutes deux tirent en vain.*) Voilà cette fenêtre qui ne veut plus s'ouvrir ! C'est tout de même effrayant, il suffit d'une semaine pour que le plus fidèle des foyers vous oublie !... Tirons encore. Ensemble ! (*Elles tirent. La fenêtre s'ouvre.*) Tu passeras chez Lefort, qu'il vienne arranger ça. (*Elle va à l'autre fenêtre.*) Aujourd'hui même, n'est-ce pas ?

HONORINE. — Oui, mademoiselle, j'irai.

Elle pousse les volets, démasquant un coin de jardin.

MARTHE, *elle ouvre, sans peine, la seconde fenêtre.* — Celle-ci, à la bonne heure ! Elle a de la mémoire. (*Elle pousse les volets sur un autre coin du jardin.* Ah ! Que ce beau jour entre !

HONORINE. — Mais le froid entre aussi.

MARTHE. — Et puis ? Tu feras du feu... Et maintenant, au balai ! Aux grands coups de balai !

Elle va vers la cuisine.

HONORINE. — Nous n'aurons jamais le temps de faire la pièce à fond.

MARTHE, *elle s'arrête.* — Tu crois ?

HONORINE. — Bédame, s'ils sont en route...

MARTHE, *la coupant.* — Alors, rentrons les meubles. C'est ça qui presse le plus. Qu'il retrouve dès le seuil... Allez, rentrons les meubles !

Elle va vers la chambre.

HONORINE, *avec angoisse.* — Mademoiselle... (*Marthe s'arrête.*) Mademoiselle, écoutez... Je ne peux pas croire ça.

MARTHE. — Quoi ?

HONORINE. — Qu'il nous est... rendu, qu'on l'a... ressuscité. J'ai beau faire, je ne peux pas.

MARTHE. — Qu'est-ce que c'est que ce conte ? Tu crois ce que tu vois ? Oui ? Eh bien ! tu vas le voir.

Elle veut repartir.

HONORINE, *la retenant.* — Justement, je l'ai vu. Je l'ai vu trop souffrir, chaque jour, pendant trois semaines. Chaque jour et chaque nuit de ces trois longues semaines, je l'ai trop vu changer, décliner, et s'éteindre !

MARTHE, *impatiente.* — Nous savons cela, Norine, mais le temps presse et...

HONORINE. — Et je l'ai vu, aussi, à l'endroit où nous sommes... (*Elle montre le milieu de la pièce.*) ...couché dans son cercueil, gris et dur comme une pierre, si pareil à une pierre qu'on ne pouvait pas croire qu'il avait été chair. Et sur son front de pierre, j'ai vu bouger la flamme des cierges. Et vous me dites que ces yeux clos se sont rouverts ! Que ces narines pincées respirent ! Que ces lèvres se sont descellées et qu'elles parlent !

MARTHE, *fort.* — Il m'a dit : « Marthe » !... (*Plus bas :*) Il m'a dit « Marthe » et m'a souri.

HONORINE, *incrédule.* — Il a dit: « Marthe » !..

MARTHE, *doucement.* — Oui, comme avant, sur ce ton de tendre ironie qu'il a depuis nos jeux d'enfants... « Voilà la vieille Marthe !... »

HONORINE. — Il était debout ?

MARTHE. — Non, pas encore... Assis dans l'herbe, un peu haletant et... ébloui. Et Matthieu, à genoux derrière lui, soutenait ses reins et son buste.

HONORINE. — Et votre sœur ?

MARTHE. — Marie ?... Attends, je ne la vois pas... Si ! Oui, voilà : elle sanglotait, la tête sur l'épaule de Jésus.

HONORINE. — Il l'a nommée, elle aussi ?

MARTHE. — Je ne sais plus, mais... oui, sans doute : il a nommé, l'un après l'autre, tous ceux qui étaient là, autour... Et tous tenaient leurs yeux baissés, comme s'ils n'osaient point regarder cet homme revenu de la nuit... (*Avec émotion :*) Mais quand ils entendaient leur nom, l'un après l'autre levait sur lui deux prunelles étincelantes de larmes et de joie.

Un temps.

HONORINE. — Et puis, il s'est levé ?

MARTHE. — Et puis il s'est levé.

HONORINE. — Tout seul ?

MARTHE. — Je ne sais pas. Tout à coup, je l'ai vu debout. Quelqu'un a dit, près de moi, qu'on allait le ramener chez lui. Alors, l'image de cette maison, depuis huit jours à l'abandon, froide et moisie, m'a... comme giflée. J'ai pris ma course vers chez nous, je suis montée te réveiller et... (*Changeant brusquement de ton :*) Qu'est-ce que nous faisons, Norine, nous sommes folles ? Hâtons-nous, pour l'amour de Dieu ! Mon frère va venir !

Elle se jette dans la chambre. Un temps.

HONORINE, *seule, lentement.* — Non, je ne peux pas croire ça.

VOIX DE MARTHE, *dans la chambre.* — Eh bien ! Norine ?

HONORINE, *sursautant.* — Voilà !

Elle entre dans la chambre.

VOIX DE MARTHE. — Attention, hein ? C'est lourd !

Toutes deux rentrent, portant un haut fauteuil assez monumental. Elles le posent sur le sol.

MARTHE. — Là ! Son fameux fauteuil, ses amours, son orgueil !... Va me chercher un chiffon, que je le fasse reluire !... (*Honorine va dans la cuisine.*) Le jour qu'il est parti, j'ai pensé à ce fauteuil. Je ne sais pas pourquoi. Pendant qu'on l'emportait, je pensais au fauteuil. Avec une détresse !... « Jamais plus, jamais plus... » Et voilà qu'aujourd'hui... (*A Honorine qui revient :*) Ah ! Je commence seulement à oser être heureuse.

Elle astique le fauteuil.

HONORINE. — Il me semble que moi, je n'oserai plus jamais.

MARTHE. — Pourquoi donc ? C'est tout simple. La vie, c'est naturel.

HONORINE. — La mort aussi.

MARTHE. — Tu trouves ?... (*Brusquement :*) Mais fais donc quelque chose ! Ne reste pas plantée, les bras ballants. Remue !

HONORINE. — Je suis comme dans un rêve.

MARTHE. — Eh ! Bien, va donc, en rêve, fermer la porte, les fenêtres et allumer du feu !

Honorine obéit, va à la porte, puis se retourne.

HONORINE. — Vous êtes bien certaine que l'odeur est partie ?

MARTHE. — Oui, il n'y a ici que le parfum du jardin.

HONORINE, *fermant la porte.* — Je dois l'avoir dans le nez.

MARTHE. — Pas dans le nez, dans la tête ! Dans ta tête de mule... Quand tu penses une chose, toi, ça n'est pas facile... Laisse les fenêtres, je m'en charge, et fais le feu. Dépêche-toi. C'est vrai qu'on gèle ici. (*Honorine, docilement, retourne à la cuisine. Marthe va fermer les fenêtres, celle de gauche, d'abord. Puis, seule :*) Son jardin. Ses vieux arbres. Comme il va être content !... Ce jour de février où nous l'avons mis au lit, tout était sous la neige. Et maintenant, les bourgeons... les primevères dans l'herbe... et bientôt les pâquerettes... et puis les arbres en fleurs... Mon Dieu, soyez béni !

Elle pose son front contre la vitre. Entre Honorine, des bûches dans son tablier. Elle s'agenouille près de la cheminée, prépare le feu sans mot dire, puis, brusquement sans se relever :

HONORINE. — Vous m'avouerez tout de même que c'est un homme bizarre.

MARTHE, *sans bouger.* — Qui ?

HONORINE. — Votre ami Jésus. Oui, vraiment bien bizarre. Oh ! Je n'ai rien contre lui, seulement... on ne peut pas dire qu'il fait comme tout le monde.

MARTHE, *se retourne et, sèchement.* — Un orgueilleux, en somme ?

HONORINE, *vivement.* — Non, mais non, au contraire ! Y a pas plus modeste et plus gentil, c'est sûr. Mais pour être un peu fou...

MARTHE, *la coupant.* — Mesure tes paroles...

HONORINE. — Pourquoi ? Je le lui dirais, à lui, comme je vous le dis. Enfin, quoi, là, franchement, plutôt que de tirer un homme de sa tombe, ça n'était pas plus simple de ne point l'y laisser choir ?

MARTHE, *glaciale.* — Il a eu le plus grand tort de ne pas prendre ton avis.

Elle passe à l'autre fenêtre.

HONORINE. — Eh ! Ne vous fâchez pas ! (*Marthe ferme rudement la fenêtre.*) Non, ne vous fâchez pas. J'ai seulement voulu vous dire...

MARTHE. — Ça ne m'intéresse pas.

HONORINE. — Bon, bon, pardonnez-moi. (*Un silence tendu. Marthe, rageusement, essuie les vitres des fenêtres. Honorine, sans bruit, allume le feu, qui flambe. Un temps. Honorine, doucement, toujours à genoux :*) J'ai seulement voulu dire... il faut comprendre, voyons. Je suis une vieille femme, à qui toute cette histoire met la tête à l'envers. Ça fait plus de trente ans que je sers cette maison, je suis de la famille. Je voudrais qu'on m'explique...

MARTHE, *violemment.* — Que veux-tu que je t'explique ? J'en suis malade moi-même. J'ai vu, c'est tout, j'ai vu... cette chose merveilleuse...

HONORINE, *se levant.* — Calmez-vous, mademoiselle.

MARTHE, *avec une nervosité croissante.* — Que veux-tu que je te dise, qui flatte ton bon sens et ta peur du miracle ? Que moi, qui crois en lui, je ne croyais pas à ça ? Eh ! bien, je te le dis : c'est vrai, je n'y croyais pas. Là ! C'est ça que tu voulais ?

HONORINE, *éperdue.* — Non, non, mademoiselle Marthe ! Vous me connaissez, allons ! Je ne suis pas comme ça...

MARTHE, *plus calme, mais toujours fort.* — Je n'y croyais pas, c'est vrai. Jusqu'au dernier moment je n'ai pas cru possible... Et pourtant je voyais, je voyais à le toucher, Jésus, dans toute sa force !... Je le voyais de dos, très grand, mystérieux. Je voyais ce dos mince, et ces épaules larges, sa nuque, sa tête penchée que décoiffait le vent de l'aube, cette tête admirable, ce dôme de la sagesse et de la solitude... Tu ne peux pas savoir ce qu'était le silence de cet homme debout, au bord d'une tombe ouverte, et, derrière, le silence... notre silence à nous, le silence d'une foule parmi ces pierres tombales que le matin de mars, lentement, blanchissait... Pas un bruit, pas un heurt, pas une toux, pas un souffle. Je n'entendais qu'une chose, le battement de mon cœur. Et je sentais trembler, contre mon bras tremblant, le bras de ma sœur Marie... Il faisait à peine clair. Mais, d'instant en instant, sur nos têtes, en silence, le ciel se déployait. Je ne le voyais point, je voyais, à mes pieds, l'herbe du cimetière, l'herbe des morts verdir...

HONORINE, *tout bas.* — Mademoiselle, mademoiselle !...

MARTHE. — Et je ne croyais pas !... Non, même à ce moment-là, où, pourtant, le miracle vibrait dans la lumière, se respirait dans l'air, je ne pouvais pas croire. Je souffrais pour Jésus. Je croyais qu'il souffrait. Je pensais qu'il allait se retourner soudain, écarter les deux bras en signe d'impuissance et nous dire, de cette voix toute navrée qu'il a quand quelqu'un d'entre nous lui demande l'impossible : « Je ne peux pas cela... » J'attendais qu'il se retourne. J'attendais, je souffrais. Je souffrais le martyre. J'étais au point d'aller me jeter à ses genoux, de lui crier : « Seigneur, non, non, ne souffrez plus !... » (*Une pause, puis avec force :*) Il ne s'est pas retourné. Il a relevé la tête. Dans le silence de mort sa voix a retenti. Jamais je n'ai entendu, jamais je n'entendrai rien qui ait le son des mots, des deux mots qu'il a dits. Il a dit : « Lève-toi ! » Et mon frère...

HONORINE, *elle crie.* — ...s'est levé... (*Une pause; en larmes, elle court à Marthe :*) Pardon, mademoiselle ! Pardonnez à la vieille femme sotte que je suis... (*Hors d'elle :*) Il s'est levé, mon Dieu !

MARTHE. — Là, là, demeurons calmes. Et travaillons pour lui. Qu'il retrouve sa maison ! Qu'il retrouve sa vie dans sa maison !

HONORINE, *essuyant ses larmes.* — Oui, oui... Est-ce que mon feu est beau ?

MARTHE. — Il est superbe, ma bonne.

HONORINE. — Ah ! Nous allons lui faire ici une vie de roi !... Courons chercher les meubles !

MARTHE. — Allons-y !... Non, attends ! L'horloge, Norine !

HONORINE. — L'horloge ?

MARTHE. — Nous allions l'oublier ! Tu sais quelle heure elle dit ?

HONORINE. — Ah ! Mon Dieu, oui, c'est vrai. (*Bas :*) C'est moi qui l'arrêtai.

MARTHE. — Il faut la remettre en marche. Apporte une chaise, vite ! (*Elle ouvre la caisse de l'horloge. Honorine se hâte vers la chambre. Marthe soudain :*) Arrête !... (*Bas :*) Ecoute un peu... (*Toutes deux prêtent l'oreille. Marthe avec angoisse :*) Ne bouge pas. C'est lui. (*Elle referme vivement la caisse de l'horloge et s'y adosse, toute pâle. Honorine, elle, recule jusqu'au mur de la chambre. Un temps. La porte s'ouvre. Apparaît, dans le cadre, un homme vêtu de blanc, les yeux caves, les joues creuses. Derrière lui, d'autres hommes. Honorine se cache le visage dans les mains. Marthe s'écrie :*) Lazare !... (*Un temps, puis elle court à lui.*) Oh ! (*Elle lui met la main aux épaules.*) Sois le bienvenu. (*Elle l'embrasse puis, le soutenant, le conduit lentement, pas à pas, au fauteuil. Puis :*) C'était dur, hein, cette route ?... Nous allons nous asseoir. Courage, mon cher garçon. Nous allons nous asseoir dans notre vieux fauteuil... Et voilà, nous y sommes. (*Aux autres, restés dehors :*) Venez, Messieurs, venez !

MATTHIEU, *à des gens qu'on devine au delà du jardin.* — Rentrez chez vous, allons. Il faut laisser cet homme se reposer tranquille... Allons, allons, rentrez !

Il entre. Judas le suit et, derrière Judas, un petit homme timide en tablier bleu et sabots : Mermans.

JUDAS, *à Mermans.* — Tu entres aussi, Mermans ?

MERMANS. — Ben... C'est M. Lazare qui m'a dit de venir.

JUDAS. — Ça m'étonne !

MATTHIEU. — Laisse donc. (*A Mermans :*) Entre. Et ferme la porte. La curiosité des gens est répugnante. (*Il va à la fenêtre et fait signe de partir, à ces gens qu'on ne voit pas.*) Allez-vous-en ! Allons ! (*Se montant :*) Ils ne veulent rien savoir... Regardez-les, là-bas, tous, derrière cette grille !...

JUDAS. — Eh ! Notre ami Lazare est devenu célèbre.

MATTHIEU, *ouvrant la fenêtre et se penchant.* — Faudra-t-il que je me fâche ?... C'est incroyable, tout de même !

Il rentre et ferme la fenêtre.

MARTHE. — Marie n'est pas revenue avec vous ?

MATTHIEU. — Elle nous suit.

JUDAS. — Elle nous suit... à distance. Elle accompagne le Maître, et, comme vous le savez, le Maître ne se hâte point. C'est une règle absolue.

MARTHE, *nerveuse.* — J'espère qu'aujourd'hui il y fera exception : nous aurons besoin de lui, j'en ai peur. (*Elle regarde Lazare.*) Grand besoin !

MATTHIEU. — Allons, Marthe, allons, ne vous inquiétez pas !

MARTHE. — Je ne suis qu'inquiétude. (*Elle regarde autour d'elle avec indécision.*) Vous excuserez, Messieurs, l'état de cette maison. Tout cela est si soudain... Honorine, des sièges !

MATTHIEU. — Non ! Nous ne restons pas. Nous reviendrons plus tard. (*Plaisant :*) Maintenant que nous l'avons escorté jusqu'au port... comme un précieux navire ! (*A Lazare, rondement :*) Tout va bien ?

Un temps.

LAZARE. — Je ne sais pas.

MATTHIEU, *même ton.* — Tout va parfaitement bien.

MARTHE, *bas.* — Vous en êtes sûr ?

MATTHIEU. — Mais oui.

MARTHE. — Quel air il a, mon dieu... Regardez-le trembler ... (*A Lazare :*) Tu n'as pas froid, au moins ?

MATTHIEU. — Il faudrait le... couvrir.

MARTHE. — Mais oui... Où ai-je la tête !... Norine, sa houppelande !

HONORINE, *ailleurs.* — Sa... ?

MARTHE, *agacée.* — ...houppelande, oui.

Honorine sort. Silence. Mermans, dans le fond, hésite puis s'approche de Lazare, tortillant son bonnet.

MERMANS. — Là-dessus, monsieur Lazare, que vous voilà rendu, moi, je vais m'en aller.

LAZARE. — Qui est-ce qui parle ? Mermans ?

MARTHE. — Oui. Il dit qu'il s'en va.

LAZARE. — Non.

MARTHE, *surprise.* — Non ? Mais, Lazare, Mermans a son travail à faire !

MERMANS. — Eh ! oui, j'ai des clients qui m'attendent là-bas.

LAZARE. — Reste ici.

MERMANS. — Mais je...

LAZARE. — Reste !

Un temps.

MARTHE, *un peu nerveusement.* — Restez, puisqu'il le veut. (*Mermans, hochant la tête, se retire vers la cheminée. Marthe sur le même ton :*) Qu'est-ce que tu lui veux, Lazare ? (*Silence.*) Tu ne te sens pas bien. (*Silence.*) Veux-tu... boire ? manger ?

LAZARE. — Boire.

MARTHE, *soulagée.* — Voilà !... Un peu de vin ?

LAZARE. — De l'eau.

MARTHE. — Tu n'y penses pas. Quelque chose de chaud... un bon café bien noir !

LAZARE. — De l'eau.

MARTHE. — Elle est glacée.

LAZARE. — De l'eau du puits.

MARTHE. — Matthieu ?

MATTHIEU. — Donnez-lui ce qu'il demande. Il sait ce qu'il lui faut.

MARTHE. — L'eau froide ne me semble pas une boisson... Enfin !

Elle va dans la cuisine.

MATTHIEU, *s'approchant de Lazare.* — Alors, mon camarade ? Nous ne sommes pas très brillant... (*Lazare fait de la main un geste vague.*) Pas très brillant, vraiment. Mais ça va s'arranger... Si, si, si, tu verras ! (*Se retournant soudain sur Judas, derrière lui :*) Qu'est-ce que tu dis, toi ?

JUDAS. — Rien.

MATTHIEU. — Sûr ?

JUDAS. — Absolument rien.

MATTHIEU. — Curieux. Depuis quelque temps, je... je t'entends penser. Jésus aussi, d'ailleurs.

LAZARE. — Je voudrais voir Jésus.

MATTHIEU. — Il va venir. Il vient... Tu aimerais lui parler ?

Lazare refait son geste.

MATTHIEU, *soucieusement.* — Qu'est-ce qui se passe, Lazare ? (*Entre Honorine, portant la houppelande déployée devant elle, en manière d'écran. Elle va à Lazare et lui tend le vêtement.*) Aidez-le donc, voyons !

LAZARE. — Je lui fais peur.

HONORINE, *tremblante.* — Non, non...

MATTHIEU. — Allons, donnez-moi ça. (*Il tire la houppelande des mains d'Honorine — qui file dans la cuisine — et passe les bras de Lazare dans les manches du vêtement. A Judas :*) Soulève-le un peu.

Judas vient à Lazare et le saisit par les coudes.

LAZARE. — C'est Judas, là ?

JUDAS. — Lui-même.

LAZARE. — Comme ses mains sont chaudes !

Un petit temps. Matthieu achève de vêtir Lazare, qui se rassoit.

MATTHIEU. — Et Voilà. Pour une houppelande, c'est une houppelande !

LAZARE. — Merci, Matthieu.

MATTHIEU. — Mais non. (*Changeant de ton :*) Dis-moi... ce que tu éprouves, c'est de la faiblesse, ou quoi ?

LAZARE. — Je ne sais pas.

MATTHIEU. — Cherche un peu.

Rentre Marthe, avec un verre d'eau.

MARTHE. — Tiens. Et ne bois pas trop vite. Elle est froide comme l'hiver. (*Pendant que Lazare boit, elle fait signe à Matthieu de s'écarter un peu. Puis, bas :*) Honorine a une crise, là-bas, à la cuisine. Larmes, sanglots et le reste. Elle dit que ce n'est pas lui.

MATTHIEU. — Comment, pas lui ?

MARTHE. — Bien sûr, elle ne dit pas que l'homme qui est ici est un autre que Lazare. C'est lui, mais... pas ici, pas de ce côté-ci, « comme si on le voyait à travers une vitre ».

MATTHIEU, *pensivement.* — Comme à travers une vitre.

MARTHE. — J'ai peur, Matthieu.

MATTHIEU. — Non, non. Il faut lui laisser le temps... C'est un choc, vous pensez !

JUDAS, *qui les a rejoints.* — Mais naturellement ! Cette manie qu'a le patron de s'introduire soudain dans l'existence des gens...

MARTHE. — Je le lui ai demandé...

JUDAS. — Il aurait dû refuser.

MATTHIEU. — Ah ! Toi, ne commence pas !

JUDAS. — On ne fait pas le bonheur des autres malgré eux. (*Montrant Lazare :*) Regardez-le, tenez ! Il a l'air heureux, oui !

MATTHIEU, *se montant.* — Ne commence pas, je te dis !

Un temps.

MARTHE. — Si vous alliez chercher Jésus ?

MATTHIEU, *un peu sec.* — Il va venir, Marthe, voyons !... Vous n'allez pas, j'espère, vous laisser entamer...

Il est interrompu par l'approche de Mermans.

MERMANS. — Je vous demande pardon. Est-ce que vous savez si je dois rester longtemps ?

MATTHIEU, *à Marthe.* — Qu'est-ce que Lazare lui veut ?

MARTHE. — Je ne sais pas du tout.

MATTHIEU, *à Mermans.* — Qu'est-ce qu'il t'a dit au juste ?

MERMANS. — Ben, c'était au cimetière. J'voyais qu'il me regardait, mais j'aurais pas pensé qu'il en avait à moi : il regardait tout le monde, avec des yeux énormes. Mais v'là qu'en s'en allant, il me fait signe. J'y vais. « Viens avec nous, il dit. Il faut que je te parle ». C'est tout.

Un temps.

MATTHIEU. — Eh bien ! attends.

MERMANS. — C'est que j'ai pas que ça à faire. Il faut que j'aille déjeûner.

MARTHE. — Demandez quelque chose, Mermans, à Honorine.

MERMANS. — C'est pas de refus, mamzelle. Ça m'a fait lever de bonne heure, cette cérémonie.

Il part vers la cuisine.

JUDAS, *qui a suivi son idée.* — Non, non, vous comprenez, Matthieu a beau grogner, ça n'a pas le sens commun. Jouer les bons génies, les anges domestiques, quand on ne sait même pas ce que c'est qu'un foyer...

MATTHIEU, *furieux.* — Qu'est-ce que tu veux parier...

Un bruit le coupe net. Lazare a lâché le verre. Tous trois se tournent vers lui.

LAZARE, *ailleurs.* — L'eau... Pourquoi ? Pourquoi l'eau dans ce verre ?... Mais l'eau était... partout. Et la terre... partout. Et moi aussi j'étais... et moi, mon Dieu, partout.

MARTHE, *bas, avec effroi.* — Lazare !

MATTHIEU, *vivement.* — Laissez !

LAZARE. — Pourquoi ? Maintenant, l'eau est revenue, de nouveau, dans les verres. Et de

nouveau, moi je dois... (*Avec difficulté :*) boire. Et je ne veux pas... boire. Non, je... je ne peux pas... (*Très réel, soudain :*) Seigneur, quelle fatigue !

Silence. Matthieu glisse vers lui, puis, avec précaution :

MATTHIEU. — Qu'est-ce que tu dis, Lazare ?

LAZARE. — Moi ? Mais je ne dis rien.

MATTHIEU. — Tu voudrais pouvoir dire... dire ?

LAZARE. — Pas dire, oh ! non, pas dire... Il y avait une chose qui était... (*Il cherche*) ...qui était... Maintenant, elle est partie... (*Comme son propre écho :*) Maintenant, elle est partie...

MATTHIEU, *patiemment.* — Une chose, avec l'eau ?

LAZARE. — Oui... (*Se reprenant :*) Non... (*Avec une netteté soudaine :*) C'est ce verre d'eau que Marthe m'a apporté, tu sais ?

MATTHIEU. — Oui. Alors ?

LAZARE. — J'ai senti, tout à coup, une... (*Avec souffrance :*) une différence ! (*Un temps*) Maintenant, c'est parti.

MATTHIEU. — Ça va revenir.

LAZARE. — Oh ! Non. Excusez-moi, Matthieu, quand tu parles, tout s'efface. (*Souriant, très réel :*) Tu me prends pour un fou ?

MATTHIEU, *sincère.* — Non, Lazare, au contraire.

LAZARE. — Je sais des choses, vois-tu. Et je vais les oublier.

MATTHIEU. — Non, nous les retiendrons.

LAZARE, *avec une anxiété croissante.* — Peux-tu retenir un rêve ?... Tout de suite, ça n'est plus que... qu'une odeur de rêve... Oh ! Matthieu, j'en suis là. Et l'odeur... (*Avec terreur :*) s'évapore.

Un temps. Sanglot étouffé de Marthe.

MATTHIEU, *bas.* — Tu ne penses pas que si j'étais, par exemple, près de toi... un peu derrière toi pour ne pas te gêner, et que... que je te souffle... les mots que tu as dits ?... (*Lazare fait son geste d'impuissance. Matthieu, très doucement :*) Tu parlais de la terre...

LAZARE, *obtus.* — La terre ?

MATTHIEU. — Oui, tu disais : la terre... la terre qui est partout...

LAZARE, *illuminé.* — La terre, ah ! oui !... (*Il appelle :*) Mermans ! (*Pause.*) Où est-il ?... Pas parti... (*Il crie, pathétiquement :*) Ho ! Mermans !

MATTHIEU. — Du calme ! Il est ici. Qu'est-ce que tu lui veux ? (*Lazare ne répond pas.*) Dis ! Qu'est-ce que tu lui veux ?

LAZARE. — A qui ?

MATTHIEU. — A Mermans.

LAZARE, *obtus.* — A Mermans ?

Un temps.

MATTHIEU. — Voyons, tu nous disais...

La porte du fond s'ouvre. Paraît un petit homme rond et jovial : le Médecin.

MARTHE, *avec élan.* — Ah ! Voilà le docteur !

LE MÉDECIN, *de la porte.* — Alors ? Qu'est-ce qu'on me raconte ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire dont toute la ville jacasse ? C'est vrai, ça ? (*Il roule vers Lazare, se plante devant lui.*) Hé, pas d'erreur. C'est vrai. Eh bien ! Pour une affaire... Encore jamais vu ça ! Quelques petits détails... (*Il lui prend le pouls. Un temps*) Parfait ! (*Il écarte la houppelande, se baisse, ausculte le cœur.*) Ne respire pas ! (*Un temps.*) Splendide... (*Il remonte son oreille au haut de la poitrine.*) Respire bien ! (*Un temps.*) Magnifique !... (*Il éclate d'un rire franc.*) Haha ! Sacré Lazare !

MARTHE, *nerveuse.* — Vous le trouvez bien ?

LE MÉDECIN. — Superbe !... C'est une vraie... renaissance.

MARTHE. — Tu vois, Lazare, tu vois ! Le docteur dit que tu es en excellent état.

LE MÉDECIN. — Il dit le contraire ?

MATTHIEU. — Non, non, seulement... Il a de la peine à...

LE MÉDECIN. — ...reprendre le collier ? Rien de plus naturel. Mais quant à être costaud, il est costaud je vous le jure... Je sors de chez la petite Mme Vandercrussen...

MARTHE, *avec intérêt.* — Ah ! Oui. Et alors ?

LE MÉDECIN. — Un gros garçon, huit livres... Eh ! bien, j'aimerais être sûr que ce nouveau venu a autant de jours à vivre que notre... revenant. (*A Lazare :*) Allez, raconte-moi ça. Non, attends que je te regarde. (*Il le regarde en riant.*) Hahaha, ce Lazare ! (*Il lui tape sur l'épaule, puis aux deux autres :*) C'est quand même inouï !

JUDAS, *près de la cheminée.* — Oui. Vous ne trouvez pas que ça l'est même un peu trop ?

LE MÉDECIN. — Quoi ?... (*Il découvre Judas.*) Ah ! C'est M. Judas, je ne l'avais pas vu. Bonjour, monsieur Judas.

JUDAS. — Je vous salue, docteur. (*Enchaînant :*) Oui, vous ne pensez pas que, cette fois, le miracle est un petit peu... énorme ?

LE MÉDECIN. — Mon Dieu, mon cher monsieur, quand on me donne du miracle, moi je préfère la grande taille.

JUDAS. — Car il s'agit de miracle ?

LE MÉDECIN. — C'est moi qui vous le demande. Voilà un brave garçon, un bon et vieil ami, qu'un mois durant je tâche d'arracher à la mort...

MARTHE. — ...avec un dévouement ! Une constance !

LE MÉDECIN, *il la coupe.* — ...naturels. (*Poursuivant :*) Bon... La mort, une fois de plus, est plus forte que moi, plus forte et plus maligne : elle l'emporte.

JUDAS. — C'est certain ?

LE MÉDECIN. — Vous dites ?

JUDAS. — Etait-il vraiment mort ?

LE MÉDECIN. — Lui ? Ha ! Comme un clou de porte !

JUDAS. — Vous êtes bien sûr de vous. Je me suis laissé dire qu'il n'existait point de signes certains de la mort.

LE MÉDECIN. — Erreur, mon cher monsieur, il y en a un, au moins !

MARTHE. — Messieurs, je vous en prie ! Ce débat est pénible et...

LE MÉDECIN. — Vous avez raison, tout à fait inutile. Je sais que ça serait plus simple de parler de léthargie ou de catalepsie. Il n'en est pas question. Notre ami était mort. Et lui-même le sait bien. (*A Lazare :*) Non ?

LAZARE. — Si ! Oh ! Si !... (*Bas, mais avec force :*) J'étais mort.

Un court temps.

JUDAS. — Où est la maladie qui a tué Lazare ?

LE MÉDECIN. — Je n'en sais rien du tout. Je sais qu'elle n'est plus là.

JUDAS. — Votre hypothèse ?

LE MÉDECIN. — Aucune... Mettez que sa maladie est morte avec Lazare et que, n'ayant pas sa chance, elle est restée dans le trou.

JUDAS. — J'admets, il était mort. Bon, il est mort 8 jours. Mais pendant ces 8 jours, vous ne pouvez contester qu'il a été le siège d'une série d'opérations chimiques que la résurrection a d'abord stoppées net. Ensuite, elle les a refaites, toutes, mais en sens inverse. Vous croyez ça possible, cette recomposition ?

LE MÉDECIN. — La vie de cet homme l'a cru. Puis-je être moins naïf qu'elle ?

JUDAS. — Alors, vous admettez que le fils de Joseph, Jésus de Béthléem, est doué d'un pouvoir... disons surnaturel ?

MATTHIEU, *menaçant.* — Tu en doutes ?

JUDAS. — Oh ! Moi, non. J'ai pour lui, tu le sais, plus que de l'admiration. Mais il n'y a pas que moi, ni que nous, cher Matthieu, il y a la masse de ceux qui n'aiment point Jésus, qui le craignent, et l'attaquent. Jamais ils ne croiront...

MATTHIEU, *il le coupe.* — Ils n'auront qu'à venir. Et ils verront.

JUDAS. — Sans doute. Mais les yeux de la chair ne peuvent éclairer l'aveuglement de l'esprit, ni la cécité de l'âme. Ils verront mais douteront.

MATTHIEU. — Comme toi, en somme ?

JUDAS. — Allons !... Mais je ne joue les sceptiques, et tu le sais fort bien, que pour m'armer contre eux, prévoir leurs arguments et forger mes ripostes !... (*Au docteur :*) Voyons, vous êtes neutre, docteur ? Votre opinion ?

Un temps.

LE MÉDECIN. — Je ne connais pas Jésus, je ne l'ai jamais vu, mais je suis prêt à dire, voire même à soutenir que s'il a su tirer Lazare du précipice, c'est un fameux médecin, et je lui lève mon chapeau.

LAZARE. — Ce n'est pas... un précipice.

LE MÉDECIN. — Appelle ça comme tu veux.

JUDAS. — Mais enfin...

MATTHIEU. — Oh ! Assez.

LE MÉDECIN. — J'ajoute que, quelle que soit la grandeur de l'exploit de mon éminent confrère, ça n'est pas encore ça qui m'ôtera le sommeil. (*A Lazare :*) A toi non plus, j'espère ?

JUDAS. — C'est pourtant fantastique !

LE MÉDECIN. — Mais tout est fantastique.

JUDAS. — Je pensais qu'un homme de science...

LE MÉDECIN, *riant.* — Un homme de science, qui, moi ?... Je suis médecin de campagne, mon bon, depuis trente ans. Quand j'étais étudiant, j'avais une grand-mère, qui, si elle me trouvait plongé dans mes bouquins, me les fermait sous le nez. « Laisse donc tout ça, mon fî, me disait-elle, bah ! on ne sait ni qui vit ni qui meurt, en ce monde ». Vous pensez si, à l'époque, où je m'empiffrais de science, cette formule avait le don de me hérisser le poil !... La grand-mère disait vrai. Trente ans de clientèle lui ont donné raison. La vie, la mort, tout ça... ça fait de l'existence, et l'existence, ça se gagne. Ça se gagne ou ça se perd. Et c'est tout, tout est dit... Là-dessus, je m'en vais poursuivre ma collaboration avec l'état-civil. Un nom de plus, un nom de moins, en gros ça se balance, et ça s'écrit : zéro. (*A Lazare :*) Ce qui ne m'empêche pas d'être heureux, cher Lazare, que ton nom soit revenu brillamment chez les plus. Il y restera longtemps. (*Lui prenant les deux mains :*) Allez ; laisse-toi vivre. Tu nous enterreras tous... Et ce sera bien ton tour ! (*Il va pour s'en aller, voit l'horloge, sursaute.*) Bon Dieu ! Ce n'est pas l'heure ?

MARTHE, *avec gêne.* — Non... On l'a arrêtée. (*Avec un geste vers l'horloge :*) Je vais...

LE MÉDECIN. — Laissez-moi faire . Si je n'ai pas eu la joie de remettre Lazare en route, j'aurai du moins le plaisir...

Il marche vers l'horloge.

LAZARE, *vivement.* — Non, non, docteur ! (*Le médecin s'arrête.*) Non, non. Ça me... ferait du mal. En moi aussi, l'horloge est arrêtée et marque la même heure... Quatre heures vingt-deux n'est-ce pas ?

Courte pause.

MATTHIEU. — Quatre heures, Heu... (*Il regarde l'horloge :*) ...oui, vingt-deux.

LAZARE. — Je n'ai pas regardé l'horloge.

LE MÉDECIN, *riant.* — Il est fou ! (*A Lazare sévèrement :*) Tu es fou ?... (*Il revient à lui.*) Tu ne vas pas, je pense, donner dans ces sottises ?... Ecoute-moi, mon gros. La vie et la mort s'excluent par pure définition. Là ! Un peu de logique ! Ce qui est mort ne peut vivre, ce qui vit ne peut être mort... Tu vis ?...

LAZARE, *avec fatigue.* — Ce n'est pas si simple.

LE MÉDECIN. — Si ! C'est parfaitement simple. Tu vis, Lazare, tu vis.

LAZARE. — Je vis, mais...

LE MÉDECIN. — Y a pas de mais.

LAZARE, *lentement.* — Si ! docteur, justement, si, il y a un « mais ». Il est là... (*Il montre sa poitrine.*) et puis là... (*Il montre son front.*) et puis aussi... (*Il promène ses mains devant lui.*) ...partout...

LE MÉDECIN. — Ouais, il est surtout là. (*Il montre son front.*) Mais passons. Et alors ? Qu'est-ce que c'est que ce « mais » ?

LAZARE. — Je ne sais pas.

LE MÉDECIN. — Faut savoir. Cherche !

Un temps.

LAZARE. — Je ne peux pas vous dire.

LE MÉDECIN. — On peut tout dire, mon vieux. D'abord, est-ce que tu souffres.

LAZARE. — N... non.

LE MÉDECIN. — Je veux dire : une douleur, une douleur... précise ?

Un temps.

MARTHE. — Il avait autrefois...

LE MÉDECIN, *la coupant.* — Ça, c'est de l'histoire ancienne. (*A Lazare :*) Aujourd'hui ?

LAZARE. — Non, docteur. Pas cette souffrance-là.

LE MÉDECIN. — Mais une souffrance tout de même. Alors quoi ? Le genre... lourdeur ? Courbature ? Fatigue ?

LAZARE. — Peut-être... courbature, mais alors...

LE MÉDECIN, *le coupant.* — Où cela ?... Les reins ? Le dos ? Les membres ?

Un temps.

LAZARE. — Ce n'est pas une courbature.

LE MÉDECIN, *excédé.* — Oh !... décide-toi, mon bon !

MARTHE. — Ne le bousculez pas.

LAZARE. — C'est...

LE MÉDECIN. — Ah !

LAZARE. — ...comme un grand chagrin, le reste d'un grand chagrin, quand on... (*Il s'arrête.*) Non, ce n'est pas cela.

LE MÉDECIN. — Raté !

MARTHE. — Il fait ce qu'il peut.

LAZARE, *soudain.* — Un regret ! Voilà ! Un regret... si lourd, qu'il pèse sur moi comme une grande bête, couchée...

LE MÉDECIN. — Diable !

LAZARE. — Une grande bête malheureuse, toute étalée en moi, et qui souffre docteur, qui souffre... vous comprenez ?

LE MÉDECIN. — C'est parfaitement clair.

LAZARE. — Elle a faim, elle a soif, elle... a connu, ailleurs, un autre... un autre... soleil. Elle se plaint... Elle gémit... Et je souffre avec elle, je... je souffre comme elle. (*Bas :*) Docteur, je souffre en elle.

LE MÉDECIN. — Eh bien, mon bon ami...

Un silence.

JUDAS. — C'est peut-être un démon.

LE MÉDECIN. — Quoi ?

JUDAS. — Oh ! simple suggestion. Il paraît que Jésus chasse parfois du corps de ses miraculés une sorte de... vapeur noire. Je n'ai jamais vu la chose, mais Matthieu...

MATTHIEU, *bourru.* — Moi non plus.

JUDAS. — Que serait cette vapeur sinon la... condensation de quelque esprit malin ?

LE MÉDECIN, *brusque.* — Vous parlez sérieusement ?

MATTHIEU. — Je vous en prie, docteur, ne le suivez pas par là, sans quoi...

LAZARE, *songeur.* — Une vapeur noire... peut-être.

LE MÉDECIN. — Voilà l'autre qui mord !

LAZARE. — Une chaude vapeur noire...

LE MÉDECIN. — J'croyais que c'était une bête.

LAZARE. — Une douce vapeur noire... douce et chaude comme une bête.

LE MÉDECIN. — Vous voyez ça, vous autres ?

MARTHE. — Explique-nous, Lazare.

Un petit temps.

LAZARE, *avec effort.* — Une nuit de novembre, froide, il y a longtemps... J'avais dix ou onze ans... Je m'étais égaré. J'avais voulu couper, pour rentrer, par les champs et je m'étais perdu... J'étais tout seul dans le noir, sous la pluie... il pleuvait... loin des routes, des maisons, des hommes, en pleins champs... La pluie tombait, à verse... J'avais cessé de courir, au hasard, en criant, et je ne bougeais plus, et je n'espérais plus. Je n'étais qu'épouvante dans ma prison de pluie et de terre labourée, que mortelle épouvante : je me sentais m'engloutir dans une immensité, sans pitié, inhumaine, je me sentais disparaître... (*S'animant :*) Et soudain, le miracle ! Mon angoisse se dénoue, l'épouvante me quitte, et le bonheur m'inonde de me sentir entrer dans cette immense chose que font la pluie, le ciel, les ténèbres, l'hiver... Et l'haleine des champs, l'odeur d'argile et d'eau, cette obscure vapeur, oui, cette vapeur noire issue des profondeurs de la terre et de la mort, devient le souffle même de la plus fraîche vie. (*Un petit temps.*) Quand, des siècles plus tard, j'ai vu venir à moi, du fond de la nuit, venir borgne, jaune, rampante, la lanterne que mon père tenait à bout de bras, j'ai souffert, affreusement.

Court silence.

MARTHE. — Pauvre petit bonhomme ! Je te vois sous ta pluie... Père a été furieux ?

LE MÉDECIN. — Il y avait de quoi ! Je te lui aurais flanqué une de ces corrections... Quelle aventure idiote !

MATTHIEU. — Je la trouve émouvante, et même un peu troublante... (*Il va à Lazare.*) Je crois que j'ai compris, Lazare : la panique, puis le calme... la joie après l'angoisse... oui, j'ai senti cela. Mais, dis-moi, cette chose, cette... révélation que tu as eue alors, tu l'as connue de nouveau ?

LAZARE. — Oui... oui... beaucoup plus grande.

MATTHIEU. — Et comme la lanterne, jadis, l'a mise en fuite, quelque chose, cette fois, l'a chassée loin de toi ? C'est bien cela ?

LAZARE. — Oui... je crois.

MATTHIEU. — Mais tu en as le souvenir ?

LAZARE. — Un souvenir déchirant.

MATTHIEU. — La chose dort en toi ?

LAZARE. — Oui. C'est cela. Elle dort.

LE MÉDECIN. — Eh bien ! laisse-la dormir !... (*Rejoignant les deux autres :*) Qu'est-ce que c'est que ces contes ?... Vous n'allez tout de même pas donner de l'importance à une histoire de gosse, ni prendre au sérieux les jeux de la mémoire et de l'imagination !

MATTHIEU. — Vous ne sentez pas, docteur, que Lazare ni moi n'avons le cœur à jouer ? Cet homme a quelque chose à nous dire.

LE MÉDECIN. — Allons donc ! Il n'a rien à nous dire. Et moins il parlera, mieux il se trouvera. Je connais les malades.

MATTHIEU. — Ce n'est plus un malade.

LE MÉDECIN. — C'est un convalescent. Et je les connais aussi.

Un temps.

JUDAS. — Donc, vous êtes certain qu'il est revenu de là-bas sans en rien rapporter ?

LE MÉDECIN. — Qu'est-ce que ça veut dire, ça, « revenu de là-bas » ? C'est une image, rien de plus. Est-ce que vous prenez la mort pour une croisière ? Ecoutez, mes enfants, franchement, vous m'assommez. Vous voulez me faire dire que cet homme bien vivant est une sorte de fantôme qui a la mort dans le ventre. Vous voulez que je vous aide à pratiquer sur lui je ne sais quel accouchement qui lui arrache son secret. Il n'y a pas de secret, Lazare ne cache rien, qu'une grande faiblesse et un trouble profond. Vous ne pouvez mieux le servir qu'en le laissant dormir... Le médecin lui prescrit vingt-quatre heures de silence. Allons-nous en !... Allons !... C'est plus qu'une ordonnance, c'est un ordre, messieurs. Allez, filons ! (*A Lazare :*) Et dors, toi, comme une souche !

Tous marchent vers la porte.

LAZARE, *avec angoisse.* — Mermans ne s'en va pas ?

LE MÉDECIN, *il s'arrête pile.* — Mermans ?... Quel Mermans ? (*Les autres baissent la tête.*) Pas le Mermans du cimetière ?... (*Silence*) Pas le fossoyeur, tout de même ?...

MARTHE, *avec confusion.* — C'est Lazare qui a voulu... Il est dans la cuisine.

LE MÉDECIN, *éclatant.* — Pourquoi pas dans le salon ? Hein ? Sur une étagère ?... Mais vous êtes tous malades !

MARTHE. — Lazare a exigé...

LE MÉDECIN. — Et moi j'exige qu'il aille fossoyer ailleurs !... (*Un pas vers la cuisine.*) A-t-on jamais vu...

LAZARE, *dans un cri.* — Non ! (*Eperdu :*) J'ai besoin de Mermans. Je ne peux pas vous dire, mais... j'ai besoin de lui.

LE MÉDECIN. — Tu as besoin de silence, de sommeil, et d'oubli.

LAZARE. — Docteur, je vous en prie. Je sais, vous pensez bien, je sais... (*Pathétique :*) J'ai besoin de Mermans.

Un temps.

LE MÉDECIN, *froidement.* — Parfait... Marthe, vous chercherez pour soigner votre frère, quelqu'un de plus patient, de moins simple que moi. Un psychiâtre, par exemple. Voire un aliéniste.

Il se tourne vers la porte.

MARTHE. — Docteur !

LE MÉDECIN. — Bonjour tout le monde ! (*Il marche vers la porte. Au moment de l'ouvrir, il se retourne d'un bloc. A Lazare :*) Tu sais où tu vas ?

LAZARE, *naïvement.* — Non.

LE MÉDECIN. — Eh ! Bien moi, je le sais... Le fossoyeur, haha ! Ça, c'est une trouvaille !

Il sort et claque la porte. Un temps.

MARTHE. — Est-ce qu'il craint, réellement, que... (*Elle baisse la voix.*) La raison de Lazare, enfin, oui, son bon sens ?

MATTHIEU. — Mais pas du tout, allons. C'était un... mot de la fin, une de ces choses qu'on dit...

MARTHE. — Ce serait épouvantable.

MATTHIEU. — Du calme, Marthe, voyons ! Il n'y a aucune raison...

MARTHE. — Le calme, oh ! j'en ai soif. Mais je ne le sens nulle part ! On dirait qu'il y a, au cœur de cette maison, un... danger, menaçant...

MATTHIEU. — Vous êtes fatiguée.

MARTHE. — Fatiguée ? Ah ! Matthieu... (*Elle sursaute.*) Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?

JUDAS, *il va à la fenêtre.* — C'est la foule, sur la place, qui assiège le docteur. (*Il rit.*) Hahaha, le pauvre homme est complètement noyé.

MARTHE. — La foule ! Le tapage !... Je ne peux plus supporter cette... révolution.

MATTHIEU. — C'est quand même une belle et grande journée, Marthe !

MARTHE. — Si vous saviez, Matthieu, comme j'aimerais en être sûre...

Un temps.

JUDAS. — Il faut dire ce qui est, l'absence de Marie est un peu singulière.

MATTHIEU. — Singulière, dit l'autre !... (*A Marthe :*) Jésus a fait ce matin le plus beau de ses miracles, Marie vole en plein ciel.

MARTHE. — Je sais : la meilleure part. C'est facile.

MATTHIEU. — Pas tant que ça. Savoir se dépouiller de son vêtement de chair et n'être plus qu'un souffle, un rire, un cri de joie, non, ce n'est pas si commode.

MARTHE. — Croyez-vous plus aisé, entre une sœur céleste et un frère... souterrain, d'être tout simplement, tout bêtement terrestre ?

MATTHIEU, *riant.* — Non, Marthe, non, certainement. Mais un peu de patience. La sœur va vous tomber du ciel comme une mouette et le frère est en train de remonter au jour. (*A Lazare :*) Pas vrai ?

LAZARE. — Qu'est-ce que tu dis ?

MATTHIEU, *venant à lui.* — Je dis que tu vas mieux et qu'après un bon somme...

LAZARE. — Je ne dormirai pas.

MATTHIEU, *riant.* — Comment ça ? Plus jamais ?

LAZARE. — Je ne dormirai pas avant d'avoir trouvé...

Il s'arrête.

MATTHIEU. — ...avant d'avoir trouvé ?

LAZARE. — La chose... que j'ai perdue.

MARTHE, *brusquement.* — Mais qu'est-ce que c'est que cette chose, à la fin, dis-le-nous !

(*Lazare ne répond pas.*) Dis-le, je t'en conjure ! Nous ne pouvons pas, Lazare, continuer ainsi à t'appeler, te chercher comme à travers un mur. Parle ! Fais un effort ! (*Lazare a son geste d'impuissance. Marthe, se montant :*) Matthieu, je vous le demande, puis-je faire quelque chose ? Voyez-vous quelque chose à faire contre... (*Elle montre Lazare.*) ...cela ? Cette inertie, ce rien ? Voyez-vous ? (*Matthieu ne répond pas. Marthe, haussant les épaules :*) Non, naturellement. (*Marchant sur la scène :*) Et Jésus ne vient pas ! Et Marie fait comme lui ! Et l'un et l'autre semblent se soucier de Lazare aussi peu que s'il était encore... là où il était.

MATTHIEU, *avec reproche.* — Marthe !

MARTHE, *marchant toujours.* — Non, non, non ; je ne peux plus. Cela dépasse mes forces et mes moyens, Matthieu. Je ne fais pas de miracle, moi, je n'ai aucun pouvoir. Seulement... (*Elle s'arrête net.*) ...si j'en avais, ah ! je vous jure bien que je ne laisserais pas...

MATTHIEU, *la coupant.* — Je vais chercher Jésus.

MARTHE, *avec éclat.* — Mais oui ! Voilà le salut ! Trouvez-le, ramenez-le !...

JUDAS. — Trouver est une chose, ramener en est une autre !

MARTHE. — Quoi ? Voulez-vous me faire croire que s'il sait comment vont les choses dans cette maison, Jésus n'accoura pas ?...

MATTHIEU, *la coupant.* — Allez, allez, en route !

JUDAS. — On va se faire mettre en pièces. (*Ils se dirigent vers la porte. Matthieu ouvre la porte. Judas regarde au loin par-dessus son épaule.*) Ouïe, ouïe ! Tu vois ce monde...

MATTHIEU. — Je vois, oui. (*Soupirant :*) Allons-y !

Ils sortent en repoussant la porte. Marthe a un soupir profond de soulagement, puis elle regarde son frère et s'approche de lui.

MARTHE. — Pardonne-moi, Lazare, j'ai été un peu vive. C'est que je voudrais tant te voir sorti de là... Mais tu sais que je t'aime et que, sous mes dehors de grande sœur un peu brusque, je cache un cœur tranquille, où les choses... naturelles et profondes, résonnent... (*Lazare ne bouge pas.*) Ce cœur est plein de toi, Lazare, mon bon frère, tout plein du grand bonheur de t'avoir retrouvé. (*Elle l'embrasse. Une pause.*) Tu es bien ?

LAZARE, *vague.* — Oui, je... bien.

Un temps.

MARTHE. — Tu... n'éprouves pas le besoin de... manger un peu ?

LAZARE, *vivement.* — Oh ! non, non. Pas maintenant.

MARTHE. — Quelque chose de léger ?

LAZARE. — Rien. Pas recommencer, déjà, toute cette... besogne.

MARTHE. — Il faudra bien que tu manges.

LAZARE. — Oui, sans doute... plus tard.

Un temps.

MARTHE. — Veux-tu que nous causions, un peu... de tes affaires ?

LAZARE. — Affaires ?

MARTHE. — Tes intérêts... J'ai cru bon de confier aux mains de ton notaire...

LAZARE, *il la coupe, puis vivement.* — Non, non, pas le notaire !

MARTHE. — Ne fais pas l'enfant. Il faut que ton argent...

LAZARE. — Non ! Tu t'en occuperas.

MARTHE. — Et toi ?

LAZARE. — Je ne sais pas.

MARTHE. — Tu m'inquiètes Lazare. Tu ne vas pas, ainsi... sommeiller tes journées. (*Un temps.*) Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? (*Lazare ne répond pas.*) Cherche, mon bon Lazare !

Pause.

LAZARE. — Je voudrais voir Mermans.

MARTHE, *elle sursaute.* — Oh ! encore cette histoire !

LAZARE. — C'est ça que je voudrais !

MARTHE. — Tu ne verras pas Mermans dans l'état où tu es, de trouble, d'inquiétude.

LAZARE. — Appelle-le.

MARTHE. — N'y compte pas. Le docteur le défend.

LAZARE. — Le docteur ne sait rien. Appelle-le.

MARTHE. — Je ne peux pas... Ecoute, Jésus va venir...

LAZARE. — Jésus ?

MARTHE, *agacée.* — Oui ! Tu ne le connais pas ?

LAZARE. — Oh ! Si, mais il est loin.

MARTHE, *se montant.* — Je te dis qu'il va venir !... Tu lui demanderas toi-même si tu peux voir Mermans.

LAZARE, *avec fatigue.* — Mais Jésus dira « oui », voyons, c'est évident... Allons, appelle-le.

MARTHE. — Non, je n'ai pas le droit.

LAZARE, *se soulevant de son fauteuil.* — Je veux que tu l'appelles. (*Retombant :*) Oh ! Tu m'épuises, tu sais !

Un temps.

MARTHE. — C'est bon, je vais le chercher. Mais tu porteras le poids... (*Elle va vers la cuisine.*) Dois-je vous laisser ensemble ?

LAZARE. — Oui, je te remercie.

MARTHE. — Pas de quoi, tu es chez toi. (*Elle ouvre, rudement, la porte de la cuisine.*) Mermans !... Eh bien ! Mermans ?... Venez donc ! (*Entre Mermans, un peu vague.*) Vous dormiez ?

MERMANS. — Un petit peu. C'est le vin blanc. (*Il passe, puis vers Lazare :*) Quand je bois du blanc le matin... (*Il est interrompu par le claquement de la porte; il sursaute, puis, doucement :*) Elle n'a pas l'air content.

LAZARE. — Assieds-toi, Mermans.

MERMANS, *avec un regard circulaire.* — Où ça, monsieur Lazare ?

LAZARE, *il regarde aussi autour de lui.* — Tiens, oui, où sont les sièges, et tout le reste ?... C'est étrange.

MERMANS. — Ça doit être quand ils ont déménagé les meubles pour... la cérémonie.

LAZARE. — Bien sûr. Tu as raison... Vois un un peu dans ma chambre.

MERMANS. — Je peux rester debout.

LAZARE. — Tu n'es pas pressé ?

MERMANS. — Non. Rien que le courant... C'est pas comme l'an dernier, quand y a eu cette grippe. Là, il fallait en mettre !

LAZARE. — C'est calme, en ce moment ?

MERMANS. — Je vais vous dire une chose : pour moi, c'est toujours calme.

LAZARE. — Ah ! Oui ?

MERMANS. — Vous comprenez, ça n'est pas un métier qu'on peut se bousculer. Quand vous plantez en terre votre premier coup de bêche, faut vous dire que, derrière, y en aura des centaines et des centaines d'autres. Si vous vous énervez et que vous pressez le mouvement — j'faisais ça, au début — autant vous arrêter, ça ne tient pas, ça s'éboule, et puis ça n'a pas d'œil. V's avez p't être fait un trou, mais pas creusé une fosse. Une tombe, c'est une maison.

LAZARE. — Une maison, oui, bien sûr.

MERMANS. — D'ailleurs, je le dis toujours : les morts, ils ont le temps. C'est pas vrai ?

LAZARE. — Si, Mermans.

MERMANS. — Voyez-vous, m'sieu Lazare, ceux qui restent s'occupent plus du dehors que du dedans : le marbre, le bronze, les fleurs, les lettres dorées... tout ça c'est bien joli, mais quoi, le mort s'en fout. Ce qu'il veut...

Il s'arrête.

LAZARE. — Ce qu'il veut ?

MERMANS. — J'ai pas à vous l'apprendre. Sincèrement, la famille devrait regarder la fosse un petit peu de plus près. C'est ce qui compte enfin !

LAZARE. — Il n'y a que ça qui compte.

MERMANS. — Ecoutez... J'peux rien dire, ça ferait des histoires au conseil communal et je perdrais ma place, seulement on voit des choses... (*Baissant la voix :*) Y a des morceaux de terrain qu'on vous vend, c'est un vol : rien que sable et gravier. Et la famille voit rien ! C'est là, dessous leur nez, quand on descend la boîte, et ils voient rien du tout ! Des fois, je m'mords la langue pour ne pas leur crier : « Alors, quoi, par un mot ? Vous trouvez ça convenable ? Vous passeriez là-dedans, dans ces gravois, vous autres, votre vie éternelle ?... » Ha, ça m'fout en colère. Mais vous, monsieur Lazare, ça, vous aviez de la terre.

LAZARE. — Ah !

MERMANS. — De la terre noire, et grasse, et pas lourde, hein ? pas lourde, ah ! faut pas vous tromper : légère, monsieur Lazare, légère...

LAZARE. — Je sais, Mermans.

MERMANS. — De la vraie terre, bon Dieu ! Et tout en la bêchant, j'vous disais :/« T'as de la chance... — parc'que j'vous tutoie tous, ça peut pas vous vexer — Oui, Lazare, t'as de la chance. Tu vas être bien, là-dedans ! » Et vous étiez pas mal, hein ? Avouez...

LAZARE. — C'est vrai.

MERMANS. — Y avait une racine...

Il hoche la tête en souriant à son souvenir.

LAZARE, *avec intérêt.* — Une racine ?

MERMANS. — ...d'acacia. C'est formidable ces racines-là, ça vous a une longueur, une force !... L'acacia rigolait au moins dix mètres plus loin. J'croyais pas que c'était lui. (*Riant :*) Mais c'était lui, le bougre !

LAZARE. — Et alors, la racine ?

MERMANS. — Ben, tout à coup, dans le fond de la fosse, le fer de ma bêche tape dedans. Mince de rencontre ! Grosse comme la moitié de mon bras, crochée en terre par toutes ses griffes... L'a fallu que je la scie, bon Dieu ! J'ai dû la scier pour vous faire place !

LAZARE. — C'est peut-être ennuyeux pour l'arbre ?

MERMANS, *riant.* — Il lui en reste neuf mètres cinquante, et il en a cinq ou six autres !... Seulement, dame, j'veux pas vous mentir ; elle repoussera..

LAZARE, *vivement.* .. Ça ne fait rien ! Au contraire !... (*Songeur :*) Une racine d'acacia...

MERMANS. — Elle m'en a fait voir ! Pour la première fois, j'ai failli être en retard... D'ordinaire j'ai fini la veille. Je laisse bien tout se tasser la nuit, et je reviens, le lendemain matin, voir mon boulot en amateur. Mais cette fois, m'sieu Lazare, quand ils vous ont amené, j'étais encore dans le trou.

LAZARE. — Tu m'as cédé la place.

MERMANS. — Eh ! Oui, pour ainsi dire.

Un petit temps.

LAZARE. — Comment ça s'est passé ?

MERMANS. — Bé, mon Dieu, comme toujours... On vous a descendu. Y en a un qui a parlé. Deux ou trois qui ont pleuré. Puis tout le monde est parti. Et j'suis rentré chez moi bouffer mon déjeuner.

LAZARE. — Ah ! Sans fermer la fosse ?

MERMANS. — Oui, faut que j'mange, avant.

LAZARE. — En me laissant tout seul ?

MERMANS. — V's alliez pas vous sauver !

LAZARE, *souriant.* — Ça n'est pas un reproche, c'est pour savoir, Mermans.

MERMANS. — Excusez-moi, m'sieu Lazare.

Un petit temps.

LAZARE, *lentement, comme à lui-même.* — Je suis resté tout seul...

MERMANS. — Juste le temps que je déjeûne !

LAZARE, *même ton.* — ...entre deux murs de terre...

MERMANS. — Des murs, enfin... mettons. Ça aurait pu être mieux, mais cette foutue racine...

LAZARE. — ...deux hauts murs de terre noire, au bord de s'écrouler...

MERMANS. — Mes « murs » comme vous dites, s'écroulent pas, m'sieu Lazare...

LAZARE, *il le coupe, plus fort.* — Je suis resté tout seul dans cette prison d'argile, sous le ciel de midi...

MERMANS. — Eh ! Oui, midi sonnait comme j'ouvrais ma porte.

LAZARE. — ...sous la pluie qui tombait, droit sur moi, de ce ciel...

MERMANS, *gêné.* — C'est vrai qu'il est tombé une sauce carabinée et que j'aurais peut-être dû vous mettre une bâche dessus. (*Vivement :*) Mais ça n'a pas duré. Quand je me suis ramené vous étiez déjà sec. Le soleil... (*Il s'arrête net.*) Mais dites donc... Dites donc, Monsieur Lazare, comment que vous savez ça ?

LAZARE, *loin.* — Quoi ?

MERMANS. — Qu'il pleuvait.

LAZARE, *en écho.* — ...pleuvait ? ...Etait-ce de la pluie ?

MERMANS. — Ça, je vous le garantis.

LAZARE. — C'était mieux que de la pluie, c'était de l'eau, Mermans. (*Crescendo :*) C'était l'eau.... Et la terre... Et moi, emprisonné dans la terre et dans l'eau, moi, Mermans, j'étais libre.

MERMANS. — Qu'est-ce que vous dites là ?

LAZARE, *avec force.* — Je dis que j'étais libre.

Il se lève.

MERMANS, *inquiet.* — Doucement, monsieur Lazare.

LAZARE, *crescendo.* — Les chaînes étaient tombées.

MERMANS. — Doucement, vous me faites peur.

LAZARE, *même jeu.* — Les paroles, les lois, les batailles humaines, oubliées... disparues ! Et j'entrais dans la paix des volontés du monde.

MERMANS. — Vous me faites peur. (*Il appelle :*) Mam'zelle Marthe !

LAZARE, *avec douleur.* — Tu m'as planté, Mermans. Et on m'a déplanté.

Il fait un pas vers Mermans.

MERMANS, *effrayé.* — Mam'zelle Marthe ! Mam'zelle Marthe !

LAZARE. — On m'a déraciné !

Entre Marthe, affolée, Honorine après elle.

MARTHE. — Mais qu'est-ce qui arrive ?

MERMANS. — Je crois qu'il devient fou.

LAZARE. — Car j'avait pris racine. J'étais enraciné.

MARTHE. — Tais-toi.

LAZARE, *avec force.* — Enraciné ! Mais on m'a arraché... on m'a, cruellement, arraché à la terre !

MARTHE, *elle fait un pas vers lui.* — Lazare !

HONORINE, *suivant.* — Monsieur Lazare !

LAZARE. — N'approchez pas, vous autres, je vois, maintenant, je vois ! Et vous êtes aveugles.

MARTHE. — Ecoute-moi...

LAZARE. — Pas un mot. Car vos voix sont sans force, et vos paroles sans âme. Vous êtes des fantômes.

La porte du fond s'ouvre, par où entre Jésus. Marie derrière lui, puis Matthieu et Judas.

MARTHE, *dans un cri.* — Seigneur !... (*Elle court à lui :*) Entendez-le !

LAZARE, *sans entendre, tourné vers le public.* — Vous êtes des fantômes. Et c'est un cauchemar que de voir vos figures parler, la bouche ouverte, et de ne rien entendre.

MARTHE, *à Jésus.* — Ecoutez ! Ecoutez !

LAZARE, *poursuivant.* — A croire que je vous vois de derrière ma fenêtre et que vous êtes ces gens qui passent dans la rue.

MARIE, *s'avançant soudain.* — Lazare !

LAZARE. — Non.

MARIE. — C'est Marie. (*Elle court à lui :*) C'est ta petite sœur Marie.

LAZARE, *sans se retourner.* — Fantôme, elle aussi. Et plus vain que les autres. Cœur léger sang trop vif, tête folle où s'agite le grelot de la jeunesse.

MARTHE, *avec reproche.* — Lazare !

LAZARE. — Vous êtes des passants, que je ne connais plus, que je n'ai jamais connus.

MARIE, *violemment.* — Et Jésus ?

Un petit temps.

LAZARE, *sans bouger.* — Qui ?

MARIE. — Jésus. Est-il aussi un homme, un passant de la rue ?

LAZARE. — Jésus m'a oublié.

MARTHE. — Il est ici, Lazare.

LAZARE. — Non.

MARIE. — Si !

LAZARE. — Je le saurais.

JÉSUS. — Je suis ici, Lazare.

Un temps.

LAZARE, *toujours sans bouger.* — C'est sa voix. Mais alors... Comment n'ai-je pas senti cette lumière sur ma face, cette chaleur dans mes veines ?... Vous êtes vraiment là ?

JÉSUS. — Je suis dans ta maison.

LAZARE. — Je vous entends à peine. Votre voix me parvient à travers cet espace qui sépare les mondes. Loin. Immensément loin.

JÉSUS. — Suis-je un fantôme, aussi ?

LAZARE. — Hélas, je me le demande. (*Un temps, avec terreur :*) Dieu ! Qu'a-t-on fait de moi ! Seul sur terre, désormais. Seul vivant, au milieu d'un peuple de morts qui marchent.

Un temps.

JÉSUS. — Qu'on me laisse avec lui.

Tout le monde, lentement, se retire. Les deux hommes restent seuls.

RIDEAU

ACTE II

Même décor qu'au premier acte, avec en plus, un siège pour Jésus, à la face de la cheminée. Il est assis, très calme, à demi tourné vers la scène. Lazare, lui, marche de long en large. Un temps.

JÉSUS. — Du calme, Lazare, allons ! (*Lazare qui n'entend pas, continue à marcher.*) Lazare !

LAZARE, *il sursaute.* — Comment ?...

Il s'arrête.

JÉSUS. — Du calme. Ne t'agite pas ainsi.

LAZARE. — Je voudrais vous y voir.

Il repart. Un temps.

JÉSUS. — Je ne comprends pas pourquoi tu es dans cet état. (*Lazare s'arrête.*) Tout me paraît si simple... Non, je ne comprends pas.

LAZARE. — C'est bien ce qui m'épouvante.

JÉSUS. — Comme tu es excessif ! L'épouvante, à présent.

LAZARE, *posément.* — Oui. Et le mot est faible. Horreur conviendrait mieux.

JÉSUS. — Tu entends ce que tu dis ?

LAZARE. — Mieux, hélas : je le sens.

Il se remet à marcher. Un temps.

JÉSUS. — Ecoute, je suis prêt — et tu le sais, n'est-ce pas ? — je suis prêt à te suivre partout où ce... voyage, que tu viens d'achever, a pu te faire atteindre. Si sombres, si pesants que soient les souvenirs que tu en as gardés, j'en veux charger mon âme et que tu les oublies. Je suis là pour t'aider, mais dans le calme, et l'ordre... Assieds-toi, cher Lazare.

LAZARE. — Je ne peux pas.

JÉSUS. — Si, fort bien.

LAZARE, *plus fort.* — Je ne peux pas, je vous dit. (*Il s'arrête.*) Ce n'est pas moi qui marche, voyons, ce sont mes jambes. On leur a dit de marcher, elles marchent, les pauvres. Elles sont faites pour ça.

Il repart rageusement.

JÉSUS. — Je ne te reconnais pas, Lazare.

LAZARE. — Moi non plus. (*Un temps. Il s'arrête net.*) Huit jours, vous comprenez, mon corps, pendant huit jours, est resté dans la terre, à se... à se morfondre. Et personne n'osait plus se souvenir de lui. Même ceux qui m'aimaient le mieux. Personne n'osait penser à la chose qu'il devenait... Et soudain vous voilà, qui vous penchez sur lui et lui dites de se lever... Et il se lève, et marche. Il marche avec revanche. Il marche avec colère. Il commande, il m'emporte... (*Il se remet à marcher, s'arrête à l'extrême droite et, tourné vers le mur :*) Le bruit de cette forêt d'organes, au fond de moi, ce tumulte de chair, cette tempête de sang me sont intolérables. (*Une pause, puis il se retourne.*) Tout le monde se figure que, parce que je respire, je suis un homme vivant, pareil aux autres hommes, que j'ai repris ma place et suis rentré dans le rang... (*Avec force.*) Je ne suis pas rentré. Vous comprenez ?

JÉSUS. — Mais oui.

LAZARE. — Il ne faut pas dire « mais oui » Jésus, il faut comprendre. (*Il vient à Jésus et, debout devant lui :*) J'étais mort, ce matin... Imaginez-vous ça : mort ?

JÉSUS. — Je crois.

LAZARE. — Je ne crois pas. J'étais... J'étais couché... couché comme un tronc d'arbre abattu par le vent... (*Il repart lentement, gagne*

son fauteuil et s'y laisse choir.) ...un tronc d'arbre abattu par le vent ou la hache, arraché par une crue, et jeté là, tout seul... tout seul, oui, pour toujours. Voilà ce qu'il faut voir : ce tronc d'arbre... éternel, à jamais retranché des bois et des jardins, exilé des saisons, tiré de ce grand cercle du jour et de la nuit, des mois et des années... et son âge, coupé... et sa sève, gelée... Tout seul ! ...Et immobile !... (*Une pause et, très direct :*) Ah ! l'immobilité me fourmille dans le corps...

Silence.

JÉSUS. — C'est un souvenir terrible. Mais tu le chasseras...

LAZARE. — Le chasser ? Au contraire !... Vous ne comprenez pas, vous voyez. Le chasser !... Mais je n'ai d'autre envie, allons, que de le retenir ! Mon corps, lui, en a peur, mais moi, j'en ai regret... un regret si amer que, depuis ce matin, ma vie a un goût de cendre. (*Pause.*) Y êtes-vous ?

JÉSUS. — Non.

LAZARE. — Bien sûr. (*Il soupire. Un temps.*) Immobile et muet... essayez de voir ça !... et si totalement seul, que toutes les solitudes qu'on trouve par ici, celle du malade, du fou, du condamné dans sa cellule, de l'ermite dans le désert, du naufragé sur une épave, en pleine mer, toutes, ne sont que cohues... Seul, comme le centre de la terre. Voilà ce que j'étais il n'y a pas douze heures... Vous dites que c'est terrible. C'est au-delà de la terreur. C'est... dans la vérité.

Un temps.

JÉSUS. — Je ne te comprends pas.

LAZARE. — Immobile. Muet. Plongé dans un silence dont nul silence terrestre ne peut donner l'idée, si profond, ah ! si... mat, que le son le plus mince, le bruit... je ne sais pas... tenez : d'un clignement d'œil y ferait un coup de tonnerre... Mais l'œil ne cligne point. Rien ne bouge du visage. Du visage ni du reste. Tout, tout de vous est pris dans l'immobilité, une immobilité puissante, souveraine, comme la glace du pôle.

JÉSUS. — Si ! Oh si, c'est terrible !

LAZARE. — Quoi ? (*Il se lève d'un bond.*) Qu'est-ce qui est terrible ?... Qu'un homme qui marchait, comme je marche, sur la terre, sous elle ne bouge plus ?... Qu'un fou qui s'agitait, que secouaient ses nerfs et ses battements de cœur, ait enfin rencontré l'immobile sagesse ?... Qu'un bavard éperdu, mais qui n'a pas su dire, toute sa vie durant, une seule vraie parole, ait découvert enfin, la vérité muette ?... J'ai vécu huit grands jours au sein de cette vérité, et me voilà rejeté dans le mensonge du monde. (*Il retombe dans son fauteuil ; un temps.*) Vous ne voyez toujours pas ? (*Jésus ne répond pas.*) Vous ne voyez pas cet arbre, ce tronc déraciné ?... Et qui gît là, tout seul, jusqu'à la fin des temps ?... Mais voyez-le peser, tout entier, sur la terre, d'un poids qui l'y enfonce, qui l'y enfouit !... Comme un navigateur qui s'en va, prend la mer, voyez-vous ce tronc d'arbre mort qui prend la terre, s'y appuie, s'y loge, s'y confie de toutes parts ? Et, ses racines tranchées, d'autres racines, les vraies, invisibles, lui venir ? Mille racines invisibles par où l'âge, le sens, le destin de la terre au fond de lui s'infusent ?... Voyez-vous l'arbre mort devenir immortel ?... (*Pause.*) J'ai eu ces racines-là, et elles sont coupées et elles pendent de moi comme une chevelure hagarde. J'ai eu l'âge de la terre, sa force, sa mémoire, et j'ai tout oublié, et me voilà qui tremble et qui compte mes jours.

JÉSUS, *vite.* — Mais tu vis.

LAZARE. — Non.

JÉSUS. — Tu vis.

LAZARE. — Vous dites comme le médecin.

JÉSUS. — Je dis comme je sens, comme je vois les choses. Tu vis, et je t'assure, Lazare, que ce matin, ah ! tu ne vivais point.

LAZARE. — Je vivais, pleinement. Comme jamais je n'avais, avant ma mort, vécu.

JÉSUS. — Tu le crois.

LAZARE. — J'en suis sûr. J'ai connu, dans la mort, une existence suprême.

JÉSUS. — Illusion.

LAZARE. — Certitude. Il n'y a que la mort. C'est la seule chose qui soit. C'est la seule qui dure.

JÉSUS. — Peux-tu parler ainsi ! C'est une chose affreuse. Quand je l'ai vue, ce matin, quand je l'ai regardée, Lazare, à travers toi...

LAZARE, *il le coupe.* — Vous ne l'avez pas vue.

JÉSUS. — Je l'ai regardée, dans les yeux. Je suis allé à elle. Je suis entré chez elle. J'ai pénétré, de force, dans le cercle que la mort avait fermé sur toi.

LAZARE. — Vous ne l'avez pas vue.

JÉSUS. — Bien mieux, je l'ai vécue... J'étais si fort à toi, je te pensais si fort, que, d'instant en instant, je me faisais toi-même. Peu à peu ton absence, l'absence que tu étais, s'insinuait en moi. Je devenais cette absence. Et la vie me quittait... J'allais te rejoindre, Lazare, je touchais à ta mort, quand une horreur sans nom m'a rejeté en arrière...

LAZARE, *il le coupe.* — Justement, justement vous n'avez pas osé ! Vous n'avez pas osé entrer dans son royaume. Votre fureur de vivre vous a fermé la porte. Si vous l'aviez franchie...

JÉSUS, *il le coupe.* — Mais je t'ai, cependant, tiré par cette porte. Je t'ai ramené à nous, Lazare, par cette porte, et tu étais encore tout vêtu, recouvert, ah ! comme emmailloté d'angoisse et de douleur.

LAZARE. — Ni douleur, ni angoisse ! Il y avait beau temps que ces choses m'avaient fui. J'étais calme, tranquille...

JÉSUS. — Tu ne t'es pas vu, Lazare ! Peut-être n'ai-je pas su voir le visage de la mort, mais toi, mon camarade, tu n'as pas vu le tien... cette face de pierre, cette bouche écrasée par le poing du silence, ces yeux dont les pau-

pières ne cachaient que le vide, cette pâleur sinistre...

LAZARE. — Je le vois ! Ah ! je le vois ! Et je le reconnais, mon Dieu, de toute mon âme !... Vous ne l'avez pas su lire, non, vous n'avez pas su, lentement, le déchiffrer, l'interroger... l'entendre.

JÉSUS. — L'entendre ? Mais il criait ! D'une voix... terrifiante ! Il réclamait la vie. Il mendiait l'existence.

LAZARE. — Comment eût-il mendié une chose qu'il possédait ? L'existence, il l'avait. Il l'avait, magnifique. Mais vous ne le saviez pas. Non, vous ne le saviez pas, vous, qu'un visage mort emplissait de terreur, qui cherchiez, dans ce marbre, le souvenir menteur d'une grimace de chair, vous qui, pour me retrouver, mettiez sur mon visage, mon visage véritable, le masque de Lazare... Il fallait contempler cette face de pierre et attendre... Oh ! attendre.

JÉSUS. — Attendre, pour aider qui appelait au secours ?... Pour sauver — essayer ! — qui sombrait dans la nuit ?

LAZARE. — Personne n'appelait au secours, et la nuit, où j'étais, plus que le jour, est claire... O Jésus, cher Jésus, que n'avez-vous senti tout ce que ce visage essayait de vous dire !... cette bouche, oui, scellée, mais sur un grand secret... cette pâleur, sinistre à ceux que le soleil enivre, mais pétrie, rayonnante de souterraine clarté... ce regard de statue, aveugle au jour qui règne de ce côté-ci, mais qui, de l'autre côté, va jusqu'au fond de la nuit et voit la vérité... la vérité, qui est une région du monde, une partie du monde où les hommes vivants tentent en vain d'entrer, mais où vivent les morts... où j'avais toujours cru, Jésus, que vous viviez.

JÉSUS, *il tressaille.* — Moi !

LAZARE. — Vous seul, sur la terre...

Un temps.

JÉSUS. — Quel jeu joues-tu, Lazare ?

LAZARE. — Un jeu !

JÉSUS. — Un jeu affreux. Tu m'attires, tu me pousses, tu m'appelles, m'entraînes vers une chose noire dont m'éloigne tout mon être.

LAZARE. — Ne me dites pas cela !

JÉSUS. — C'est vrai.

LAZARE. — Non ce n'est pas vrai : vos yeux disent le contraire... vos deux yeux qui ne voient que le dedans des choses, votre bouche qui distille la liqueur du silence, votre grand front nocturne...

JÉSUS. — Je déteste la mort.

LAZARE. — Vous vous le figurez.

JÉSUS. — Elle me fait horreur.

LAZARE. — Toute votre existence est inclinée vers elle.

JÉSUS. — Non !

LAZARE. — Toute votre existence !... Je l'ai toujours senti, je le sais maintenant. Toute votre vie terrestre, et ce don, qu'elle révèle, ce don de vous soumettre, ce génie de n'être rien.

JÉSUS. — C'est un sens de la vie...

LAZARE, *il le coupe.* — C'est le secret de la mort, et il vous transfigure. C'est la première chose, la seule, qui m'ait frappé quand j'ai ouvert les yeux ce matin, dans ma tombe. Savez-vous ce que j'ai cru ? Savez-vous ce que j'ai cru en vous voyant debout, pâle et comme transparent, sur le fond gris de l'aube ?... J'ai cru que nous étions, que nous nous retrouvions, vous et moi, loin d'ici, que vous m'aviez rejoint au sein des profondeurs, et que vous m'accueilliez en roi du grand royaume qui n'est pas de ce monde.

JÉSUS. — Mon royaume n'est point cet empire de la nuit...

LAZARE, *il le coupe.* — N'en doutez pas, c'est lui !... Coment l'ignorez-vous ?... Comment ne sentez-vous pas que toutes vos racines plongent en ce monde nocturne ?... Que tout ce que vous dites, sous le ciel, ressemble à tout ce qui se tait par en-dessous de la terre ?... Que toutes vos prophéties au désordre, à la guerre, sont de vivants souvenirs de la paix et de l'ordre ?... Tous vos rêves, des vestiges de la réalité ?... Comment ne sentez-vous pas que, bien que vous soyez, le premier, abusé par votre forme d'homme, comment ne savez-vous pas, Jésus, que vous êtes fait pour être mort ?

JÉSUS, *dans un cri.* — Qu'est-ce que tu dis, Lazare !

Silence.

LAZARE, *réveillé.* — Qu'ai-je dit ?

JÉSUS. — Un mot terrible.

Pause.

LAZARE. — Pardonnez-moi, je...

JÉSUS, *il le coupe.* — Laisse !... (*Un temps, puis à lui-même :*) Jamais nul ne m'a dit une parole si lourde. (*Une pause. Il se lève.*) Oui, un terrible mot, et qui résonne encore dans le fond de mon être. (*Il se met à marcher, lentement.*) C'est étrange, il y trouve je ne sais quel écho, un écho... amical. Comme si quelqu'un, jadis me l'avait murmuré, quelqu'un de grand, de fort, qui m'aime tendrement... impitoyablement. (*Il est revenu à la cheminée, s'arrête et, tourné vers elle, à lui-même :*) L'heure est donc arrivée ?... Jamais je n'aurais pensé qu'elle sonnerait ainsi... à l'horloge de Lazare !...

LAZARE, *tout bas.* — Qu'est-ce qu'il y a, Jésus ?

JÉSUS. — Non, Lazare, ne dis rien !... (*Une pause, puis à lui-même :*) Oui, c'est elle, c'est l'heure... Je l'entends se répandre sur les eaux de mon âme, comme ces cloches qui tombent, et glissent sur la mer. J'entends sonner mon heure, et je lui obéis... Mais puissé-je, mon Dieu, puissè-je avoir la force... (*Il reste quelques secondes enfoncé en lui-même, puis, relevant le front, mais sans se retourner :*) Une... existence suprême, tu m'as dit ?

LAZARE. — La mort ?

JÉSUS. — Oui.

LAZARE. — C'est l'existence même... Je ne

sais rien, sur la terre, qui vaille la grandeur, la générosité de cette vie souterraine.

JÉSUS. — Je ne vois pas...

LAZARE, *il le coupe*. — Vous verrez ! C'est une vie immense. Vous verrez, croyez-moi !

JÉSUS. — Je te crois, mais ne vois point.

LAZARE. — Voyez à travers moi ! Serais-je dans cet état de souffrance, de soif, si je n'avais perdu, en revenant ici, une chose inconsolable ? O Jésus, croyez-moi, c'est une vie qui dévoile et délivre... c'est la vie. Y pénétrer, c'est naître.

Un temps.

JÉSUS. — Rude naissance !

LAZARE. — Oui... Vous vous mettez au monde. Votre mère n'est plus là pour faire ce grand travail sauvage.

JÉSUS. — C'est dur ?

LAZARE. — Très dur. Une vraie bataille. Une bataille dans le noir... Mais quand on sait, qu'on a compris...

JÉSUS, *il se retourne*. — Qu'on a compris ?

LAZARE. — ...Le sens de toute cette besogne, alors la route s'ouvre devant vous et l'espérance vous éclaire.

Un temps.

JÉSUS. — Crois-tu que tous les hommes qui meurent trouvent ce chemin, et cette lumière ?

LAZARE, *après une pause*. — Pourquoi me demandez-vous cela ?

JÉSUS. — Réponds, Lazare.

LAZARE. — Comment le saurais-je ?

JÉSUS. — Mais le crois-tu ?

LAZARE. — Vous les trouverez... Vous les avez déjà trouvés en ce monde-ci de fausses routes et de ténèbres.

JÉSUS. — Tu le penses vraiment ?

LAZARE. — J'en suis certain. Si quelque chose vous manque encore de la sérénité parfaite, vous avez le temps de l'acquérir.

JÉSUS. — Qui a le temps ?

LAZARE. — Vous êtes jeune.

JÉSUS. — Jeune... mais fait pour être mort.

LAZARE, *après une pause*. — C'est juste.

JÉSUS. — Oui.

Un temps.

LAZARE, *doucement*. — Vous avez peur ?

JÉSUS. — Je ne sais... Je... redoute une angoisse, une tristesse de l'âme...

LAZARE. — L'angoisse, oui, c'est le piège... Longtemps on s'imagine, un temps long comme une vie et tout haché de spasmes et de convulsions, longtemps on se figure que cette angoisse vous aide, qu'elle combat avec vous, qu'elle s'accroche, comme vous, à une terre fuyante, et puis on sent soudain... (*Très direct :*) J'ai senti tout à coup que cette angoisse était mon ennemie mortelle et qu'elle voulait bien moins me retenir de sortir que m'empêcher d'entrer. Et alors, j'ai lutté... C'est là qu'il faut lutter.

JÉSUS. — Pour... entrer ?

LAZARE. — Oui, entrer.

Un temps..

JÉSUS. — Comme tout cela est étrange, loin de ce que je sens...

LAZARE. — Je sentais comme vous. Cette fin de nuit glaciale d'il y a... une semaine, ah ! Je vous jure bien que je sentais comme vous... Quand, sur le coup de quatre heures, le froid de l'aube se fut installé dans la chambre... Il y venait chaque jour, bien sûr, depuis des semaines, mais vous dire mon effroi quand je compris que cette fois-ci, il était venu pour rester... qu'il ne s'en irait pas... que cette main de glace, qui traversait sans se réchauffer le feu de ma fièvre, allait toucher mon cœur et le geler pour toujours !... Dans son fauteuil, Norine dormait, la bouche ouverte. Ce chaud sommeil tout près du froid où je m'enfonçais m'était odieux, me... répugnait.

Un temps.

JÉSUS, *doucement*. — Et puis ?

LAZARE. — Quatre heures sonnèrent, à l'horloge qui est là. Et je sus, mais je *sus*, que jamais cette horloge ni aucune autre au monde ne sonnerait pour moi la demie de ces quatre heures. Cela me fit une si atroce sensation d'étouffement, que je hurlai comme une bête. Mais aucun son ne passa mes lèvres et Norine ne bougea même pas... Et alors je compris que j'étais en prison, que, quels que fussent mes cris, mes bonds et mes sursauts, ils ne franchiraient point les murs de la cellule où j'étais enfermé, et qui était moi-même. Je ne sais si vous sentez...

JÉSUS, *bas*. — Oh ! Si, profondément...

Un temps...

LAZARE. — Marthe entra dans la chambre et réveilla Norine, puis toutes deux vinrent à mon lit. Par la fente d'entre mes paupières, je les vis incliner vers moi leurs blanches figures bouleversées. Mais ces visages si familiers m'étaient devenus indéchiffrables. Je les voyais penchés tous deux, comme au bord d'une autre planète, et cette vague présence humaine ne me servait qu'à mesurer l'effroyable absence des hommes...

Un temps.

JÉSUS. — Est-on si seul ?

LAZARE. — Et qui serait là ?

JÉSUS. — Mais... une haute, puissante présence.

LAZARE. — Il n'y a personne.

JÉSUS. — Une présence dont le regard...

LAZARE, *il le coupe*. — Il n'y a personne. Le monde se retire de vous. Et vous vous accrochez... Je m'accrochais, je me souviens, je m'accrochais, comme qui se noie, à un fêtu : le battement des secondes de l'horloge. Il me semblait que tant que je tiendrais ce fil, ce mince fil qui me reliait au battement du cœur du monde, mon cœur à moi, battrait aussi. Et je comptais éperdûment ces secondes qui défilaient, avec une lenteur, une majesté funèbres, dans le silence de la maison. Mais ma faibles-

se, ma peur, ma fièvre rompaient à chaque instant le fil. Et, tout-à-coup, je le perdis. Je n'entendis, nie vis plus rien, ne sentis, n'éprouvai plus rien qu'une bestiale épouvante. Je ne fus plus que plainte, révolte, supplication.

JÉSUS, *brusquement.* — A qui ?

LAZARE, *surpris.* — Comment ?

JÉSUS. — A qui, cette supplication ?

Un temps.

LAZARE, *très simplement.* — J'ai peut-être appelé Dieu... Je l'ai sûrement appelé, mais sans... comment vous dire ?... mais sans croire un instant qu'il allait me répondre, comme un enfant perdu qui appelle sa mère.

JÉSUS. — La mère répond souvent.

LAZARE. — Dieu ne répondrait pas.

JÉSUS. — Pourquoi ?

LAZARE. — Je le savais... Je le savais comme j'ai su tout ce qui devait advenir, ou ne pas advenir, à ce moment suprême.

JÉSUS. — Si tu l'avais moins « su », si, loin de te durcir, au lieu de te serrer dans les derniers lambeaux de ton vêtement terrestre, tu t'étais dénudé, grand ouvert à la voix...

LAZARE, *il le coupe.* — Non, Jésus, ce n'est pas cela. Ce n'est pas cela, croyez-moi... Les choses que je savais ne venaient pas de moi, de mon étoffe humaine, elles *étaient*, simplement, elles étaient, devant moi, et rien à faire contre elles... Et l'une de ces choses était l'absence de Dieu.

JÉSUS. — Lazare !

LAZARE. — Je vous le jure.

JÉSUS. — Il était là !

LAZARE. — Peut-être.

JÉSUS. — Certainement !

LAZARE. — Certainement... Mais je ne le sentais pas. Personne, je vous l'ai dit; il n'y a personne, Jésus. Tout est muet, aveugle et sourd. Il y a vous-même, dans les ténèbres.

JÉSUS, *bas.* — Ce serait affreux... (*Lentement :*) Abandonné ?

LAZARE. — Abandonné, mais à vous-même. Tout entier remis à vous-même. Vous-même, enfin, pour la première fois de votre vie.

JÉSUS. — Mais c'est affreux.

LAZARE. — Oui, je l'ai cru. Quand je me sentais tout secoué, tout bousculé par ce travail de destruction, quand j'étais déchiré, puis, tout à coup, refait... dispersé, rassemblé, rassemblé, dispersé, comme par une main géante, je pleurais de misère et d'indignation. Ah ! Ces larmes, ces larmes... Ces larmes intérieures qui ruisselaient en moi comme une pluie d'orage, ruisselaient, inconsolables, tout le long de mon âme... Et je disais mon nom, et je jetais mon nom à la face d'un sort injuste, monstrueux, je sanglotais mon nom : « Lazare !... Lazare !... Lazare !... » Mais, brusquement, j'ai su... Seigneur, quelle lumière !... J'ai *vu* que la disparition de Lazare était juste, qu'elle était naturelle, et que c'était Lazare, ce Lazare que j'appelais, à quoi je me pendais, cette masse de chair, ce sac d'organes, cette enflure de cervelle et ce cœur boursoufflé, j'ai su que c'était ça, la monstruosité... et que, pour aborder aux plages de vérité vers quoi je me sentais incliner et partir, il fallait que cette bosse que j'étais fût nivelée, ce nœud visqueux, tranché, cette erreur, supprimée... J'ai eu, comprenez-vous, j'ai eu pour un instant, pour l'instant de ma mort, ce don que vous avez depuis votre naissance, ce génie de n'être rien. Alors, je me suis lâché, je me suis répandu. Une sorte de soleil couchant s'est mis à luire, plein de force et de songe. Mes larmes ont séché. La pluie, réelle cette fois, une vaste pluie d'été, m'a tout enveloppé. A travers son bruissement, la dernière voix humaine : mon nom, crié par Marthe, est venu me frapper, m'a rendu étrangement, juste le temps d'un éclair, le sens et le souci de l'heure qu'il était : quatre heures vingt-deux minutes... Mais, tout de suite aplani, détendu, pacifié, dans mes yeux le soleil, la pluie dans mes oreilles, j'ai retrouvé le chemin, Jésus, et j'ai passé.

Silence.

JÉSUS, *doucement.* — Et puis ?

LAZARE. — Je ne sais plus.

JÉSUS. — Oh ! Cherche, je t'en prie. Tu as, dans cette nuit, jeté une si vive, si troublante clarté... Rappelle-toi...

LAZARE. — Je ne peux pas.

JÉSUS. — Réveille ta mémoire.

LAZARE. — Ce n'est pas la mémoire, qui manque, c'est la langue. Comment voulez-vous... dire ?...

JÉSUS. — Essaie, je comprendrai... Je crois que je comprendrai.

Un temps.

LAZARE. — Non, c'est inexprimable... (*Lentement :*) Voyez-vous, voyez-vous, ce... passage, que vous faites, est comme... je ne peux pas dire... comme un changement de... (*Vite :*) de règne ! Voilà, c'est ça !... L'homme que vous étiez, l'homme faible, incertain, devient... devient une chose, avec sa certitude... Et cette transformation a je ne sais quoi de fort et de... de soulageant. Voyez-vous, ce que je veux dire ?... Non, bien sûr... On ne peut pas... (*Quelques pas sur la scène puis s'arrêtant :*) De même que le tronc d'arbre, sitôt sa mort, commence... une lente, très lente, séculaire descente... Oui, une séculaire et dix fois séculaire — son temps n'est plus le nôtre — descente vers le charbon... Et c'est une ascension, aussi, parce qu'il monte... Il monte, cet arbre mort... Comment vous faire comprendre ?... Il monte lentement, en une solennelle ascension, vers la houille... Comprenez-vous, la houille ?... Sentez-vous ce symbole, ce signe des profondeurs ? Touchez-vous ce secret, étincelant, des ténèbres ? Cet arbre devenu charbon, ce présent, minéral, fait d'un vertigineux passé de végétal, pour un futur de flamme et de métamorphose, voilà la mort, Jésus. (*Il regagne lentement, en silence, son fauteuil. La lumière commence à baisser.*) J'ai été cette chose, cette chose que nous sommes dès notre dernier

souffle. J'ai fait partie du monde, au lieu de m'y traîner. J'ai fait, enfin, partie d'un monde véritable, où tout est à l'envers, tout est à l'opposé de ce monde illusoire... où l'immobilité est comme la puissance suprême du mouvement, la solitude, le suc d'une communion immense... Mon cœur ne battait plus, mais tout de moi battait dans le cœur de la terre. Et je n'étais plus rien parce que j'étais tout... (*Il se lève.*) Voici : Lazare n'est plus, Lazare est tout. Tout est Lazare. Toutes les parcelles de Lazare fusent, s'envolent... Lazare grandit, Lazare monte. Il ne peut plus rien arriver, dans l'univers, qu'il ne le sache. Car il sait tout. Car il est tout, sans demander et sans chercher, comme on respire. Et le monde respire en lui. Et Lazare se perd dans le monde...

Silence.

JÉSUS, *très bas.* — A-t-il... conscience ?...

LAZARE, *il le coupe avec une violence soudaine.* — Il a conscience d'être heureux... Il avait conscience d'être heureux avant que cette voix humaine lui rende sa chair, et sa misère.

JÉSUS. — Pardonne-moi.

LAZARE. — Quel choc, mon Dieu, quel coup !... Quel poids s'est abattu sur moi !... Plus lourd, encore, que ce matin, plus écrasant que le fardeau qui m'est tombé sur les épaules quand on m'a tiré de cette tombe...

JÉSUS. — Je n'ai pas voulu dire...

LAZARE, *il le coupe.* — Il ne fallait rien dire. (*Silence. La lumière baisse toujours.*) De quel droit m'impose-t-on ce supplice inhumain de n'avoir plus de place, aucune place au monde ?... Ce vertige de marcher, un pied dans la clarté et l'autre, dans la nuit ?... Je ne peux plus. Je ne peux plus !... Jésus, je vous en supplie, vous m'avez dit : « Lève-toi » et je me suis levé, dites maintenant « Couche-toi » et, ah ! que je me couche, me recouche, pour toujours !

JÉSUS. — Lazare, au nom du ciel...

Il est interrompu par un heurt à la porte, celle de la cuisine.

LAZARE, *furieusement.* — Quoi ?... Non !... Oh !... Qu'est-ce que c'est ?

VOIX D'HONORINE. — Honorine, Monsieur.

LAZARE. — Va-t'en !... Qu'est-ce que tu veux ?

Entre Honorine.

HONORINE. — Dois-je faire de la lumière ?

LAZARE. — Oh ! Quelle bonne idée ! Quelle merveilleuse idée !... Elle est de toi ?

HONORINE. — Non, monsieur. C'est Mlle Marthe...

LAZARE. — Cette chère Mlle Marthe ! Pétrie de prévenances, et de curiosité !... Allume tes lampes, va ! Qu'elles brûlent !... Qu'elles brûlent tout !

Honorine passe.

LAZARE. — Qu'est-ce qu'ils font ?

HONORINE. — Ils attendent.

LAZARE. — Ils attendent quoi ?

HONORINE. — Je ne sais.

LAZARE. — Et eux, est-ce qu'ils le savent ?... Dis-leur qu'ils n'attendent pas, que ça me gêne, que ça me pèse, et que moi, par ici, je n'attends plus rien du tout. Dis-leur ça.

HONORINE. — Bien, monsieur. (*Elle allume, sans bruit, les lampes de la salle. Les deux hommes s'enfoncent chacun dans ses pensées. Un temps. Honorine a achevé l'allumage des lampes.*) Est-ce que je ferme les persiennes ? (*Pas de réponse.*) Les persiennes, je les ferme ?

Pas de réponse. Elle les ferme. Après quoi, toujours sans bruit, elle retourne à sa cuisine. Les deux hommes n'ont pas bougé : Jésus, assis devant le feu, Lazare, enfoncé, presque enfoui dans son fauteuil, un pan de sa houppelande rabattu sur sa tête, comme ré-enterré. Silence. Jésus se lève, regarde pensivement le feu, se baisse pour y mettre une bûche, se relève et, toujours tourné vers le feu :

JÉSUS. .. Ecoute-moi, Lazare... (*Il attend... Pas de réponse.*) Lazare !... (*Pas de réponse. Il se retourne.*) Il ne m'entend même pas... Le voilà retombé, renfoncé dans ce puits d'où je l'ai cru sorti... roulé dans son manteau de silence et de nuit... (*Il appelle :*) Lazare !... (*Pas de réponse.*) Il est reparti. (*Il fait quelques pas lents.*) Nous voilà, tous les deux, au soir de cette journée, comme nous étions à l'aube, lui couché, moi debout, et cette mort entre nous... Cette mort, naguère secrète, à présent dévoilée, sans forme, ce matin, et comme morte elle-même, mais maintenant vivante, toute entière enfermée dans la vie de cet homme... (*Quelques pas.*) La mort habite ici. Je suis dans sa maison. Il me semble que tout ce qui meurt, en ce moment, dans le monde, regarde cette maison... (*Un temps. Il regarde autour de lui.*) La maison de la mort... Sur son seuil, ce matin, ce soir, dans son foyer. A l'aube, frissonnant au bord d'une tombe ouverte, possédé par l'idée d'arracher à je ne sais quel monstre une dépouille humaine, maintenant, tout entouré d'un calme, d'un silence où je crois deviner comme un sourire d'accueil... (*Quelques pas.*) Et pourtant la dépouille, affreusement absente dans le vent froid de l'aube, était moins loin de moi que ne l'est, sous la lampe, près de ce feu qui flambe, la présence de cet homme, de ce mort-vivant qui s'enfonce, peu à peu, dans ces galeries profondes, par lui seul explorées, qui, sans moi, se perdrait jusqu'au bout de la nuit, et puis... disparaîtrait. Mais je suis là. (*Il va à Lazare.*) Je suis là, tu m'entends ? Tu n'es plus seul, en ce monde, toi qui m'as dit le chemin qui mène à l'autre monde et qui m'as enseigné la façon de t'y suivre. Et je te suis, Lazare. Si loin que tu descendes, si creux que tu te terres en ta cité nocturne, ma voix te rejoindra. Et tu l'écouteras, car je sais, maintenant, les choses que tu sais. (*Quelques pas.*) Je sais que vie et mort sont, chacune, pleine de l'autre et font une seule chose, et que cette chose unique à la double figure cache ici son mystère, ici !...

ans ta maison ! Et voici qu'il me vient, vec la vérité, la force d'une vision, que, mme tout ce qui meurt, tout ce qui vit dans monde lève, en ce moment-même, les yeux ers cette maison... cette petite maison, scure et lumineuse... (*Il revient.*) Lazare, coute-moi !... J'entrevois le secret d'un mer-eilleux échange. Je touche à ce secret. Et est à cause de toi, prophète, grâce à toi... eviens à nous, Lazare ! Ne reste pas tourné u côté de la nuit. La mort, la mort elle-même, t tournée vers le jour. Comme elle, je regarde u côté du jour. De cette maison de la mort, je garde la vie. Adossé à la mort, je regarde la e... Découvre ton visage et regarde avec moi !... *azare ne bouge pas.*) Secoue l'envoûtement, mps le charme de l'ombre !... Rentre dans clarté ! (*Même jeu de Lazare.*) Rentre dans maison, mon Lazare, il le faut !... Rentre ans cette maison où t'attendent, ensemble, n devoir et le mien. (*Même jeu de Lazare.*) on devoir, m'entends-tu ?... Je sais que tu 'entends, que ce haut mur de glace, entre us ce matin, a fondu, disparu, que ma voix pénètre, qu'elle perce ton orgueil... Réponds cette voix... (*Même jeu de Lazare.*) Est-ce que ne comprends pas, n'as-tu pas déchiffré, au ng de cette journée, le signe du mystère qui us a réunis ?... Est-ce que tu ne vois pas que mort et ma vie, comme celles du monde, se ncontrent, se touchent, et qu'ici, ce soir-même, elles doivent... (*Une pause. Avec force :*) échanger ? (*Lazare, brusquement, découvre n visage. Il fixe sur Jésus deux grands yeux scinés.*) J'ai déjà pris ta mort. J'ai accepté mort telle que tu l'as connue et que tu me as dite. Je crois que je saurai, sur le chemin rrible, poser, ô précurseur, mes pieds dans s empreintes... Mais ma vie, à présent ? Ma e de chaque jour ?... Cette simple existence, umble et semblable à rien, dont toi-même 'as dit qu'elle avait, en ce monde, comme un arfum de l'autre ?... Ma vie parmi les hom-es, petite par la science, mais, par l'amour, mense, à qui la remettrai-je ? Qui la conti-uera ? (*Soulevé sur ses coudes, Lazare est ut tendu, comme arqué vers Jésus.*) Toi, azare ! Toi, mon frère ! Toi, qui sais l'autre e, mais vas apprendre celle-ci, l'apprendre l'enseigner. Toi, qui verras la vie à partir e la mort, non du côté de la nuit, mais de t éternel côté de la lumière où la mort est ns cesse engloutie par la vie. Toi, qui sors s ténèbres et remontes au jour. Toi, qui étais ouché et qui vas te lever... (*Avec triomphe :*) ève-toi, Lazare ! Et marche !

Lazare se lève, fait un pas. Un temps.

LAZARE, *d'une voix sourde.* — Où irai-je ?

JÉSUS. — Mais.... ici. Ici, dans la maison où es revenu.

Lazare promène autour de lui un regard incertain.

LAZARE. — Je ne la reconnais pas.

JÉSUS. — Mais tu vas la connaître. C'est ta aison, Lazare. Te voilà sous ton toit.

Lazare lève les yeux vers le plafond.

LAZARE. — Le toit de ma maison était autrement grand, et lourd... et intérieur.

JÉSUS. — Le toit de ta maison est léger et fragile, mais fait pour le dehors comme pour le dedans. Sur lui descendent la pluie, le vent et le soleil... et la nuit, et le jour.

LAZARE. — Il n'y a ni nuit, ni jour, il y a... la lumière.

JÉSUS. — Il y a la lumière. Mais elle règne ici comme elle régnait là-bas. Tu vas la découvrir. Mais retrouve les êtres et reconnais les choses... Habite ta maison.

Lazare, en hésitant, se dirige vers le feu, s'arrête devant lui.

LAZARE. — Il fait froid ?

JÉSUS. — Non, mais frais. Une vraie nuit de mars.

LAZARE. — Ah ! c'est la nuit ?

JÉSUS. — La nuit. Il doit être fort tard... Une nuit de printemps, aigre et douce...

LAZARE. — Je vois... Oui, j'ai connu cela. J'ai aimé cela, jadis.

JÉSUS. — Plus maintenant ?

LAZARE. — Peut-être quand vous le dites...

Un temps.

JÉSUS. — En arrivant ici, j'ai regardé le ciel... C'était le grand ciel vert du crépuscule de mars, encore plein de ce jour qui allonge chaque jour, en cette saison, tu sais ?

LAZARE. — Je sais, oui, oui, je vois. J'ai vu cela bien des fois... Mais je ne *sais* pas pourquoi j'avais, en ce temps-là, je ne retrouve pas pourquoi la vue du ciel de mars m'emplissait d'espérance autrefois... autrefois...

JÉSUS. — Tu la retrouveras demain.

LAZARE. — L'espérance ?

JÉSUS. — Demain ! Dès l'aurore.

LAZARE. — Espérons !...

Il continue sa marche, arrive devant la porte, la regarde un instant, puis pousse le verrou.

JÉSUS. — La porte, comme le toit, est faite pour le dehors autant que pour le dedans. Tire ce verrou, Lazare !

LAZARE. — Je veux...

JÉSUS, *il le coupe.* — Tire ce verrou ! Tu franchiras cette porte dès demain. (*Lazare fait un geste.*) Dès demain !... Tu iras vers les hommes. Et eux viendront à toi. Tes amis, tes voisins traverseront ton jardin...

LAZARE. — Je n'ai plus de voisin, Jésus. Et mon jardin n'est pas sur terre.

JÉSUS. — Chaque homme est ton voisin. Et tu es un jardin, aux racines si profondes, au feuillage si fort, que ta résurrection est celle même du monde. Le printemps souffle en toi... Tire ce verrou, Lazare ! Tu vas vivre.

Lazare tire le verrou.

JÉSUS. — Tu vis.

Un temps.

LAZARE. — Mais *vous*... allez mourir.

JÉSUS. — Oui. (*Silence. Il gagne lentement le fauteuil de Lazare et s'y laisse tomber. Lazare n'a pas un geste.*) Dans deux semaines, trois, peut-être...

LAZARE. — Quoi !

JÉSUS. — Tu le savais.

LAZARE. — Moi !

JÉSUS. — « Fait pour être mort »... (*Doucement :*) Lazare, mon prophète...

Un temps.

JÉSUS. — Mon heure est venue, Lazare. Ma tâche est accomplie.

LAZARE. — Non, Jésus, pas encore.

JÉSUS. — Pas encore, tu dis vrai : il me reste à l'achever.

LAZARE. — L'achever ?

JÉSUS. — Par ma mort.

LAZARE. — Qui donc vous la donnera ?

JÉSUS. — Mais la haine, Lazare !

LAZARE. — Vous n'avez que des amis, des gens... qui vous adorent !

JÉSUS. — Tu l'as cru ?

LAZARE, *avec feu.* — Je le crois !

JÉSUS. — Eh ! bien... je le crois aussi. Seulement, tous ces amis... ne savent pas qu'ils m'aiment. Tu comprends, mon Lazare ? Je n'ai pas encore trouvé le chemin de leur cœur. Et alors, pour l'instant, eh ! bien... ils me haïssent... mortellement.

LAZARE, *atterré.* — Seigneur ! En sommes-nous là ?

Un temps.

JÉSUS. — Je vais mourir, Lazare. Il faut que j'aille maintenant au devant de la mort. Mais je laisse après moi douze hommes qui m'ont aimé. Ces douze hommes et... toi, toi, Lazare, le treizième, vous allez découvrir le chemin de la vie. Vous allez découvrir le chemin de l'amour.

LAZARE. — Eux, sans doute, mais moi !... Eux sont des hommes vivants, la passion les emporte, mais moi, Seigneur, mais moi... tourné vers l'autre vie, penché sur l'autre bord...

JÉSUS. — Toi, mon dernier apôtre ?... Mais tu seras Lazare.. Lazare et personne d'autre. Tu porteras ton nom. D'un bout du monde à l'autre, dans la suite des siècles, nul ne dira ton nom sans qu'autour de ce nom l'existence se glace, mais la vie se répande... Que quelqu'un dise « Lazare » à ce monde léger et si prompt au plaisir et à l'oubli de vivre, qu'il fasse résonner ce nom terrible et clair et aussitôt cessera la ronde des vanités. Alors, dans un silence de neige et de cristal, ton souvenir montera comme la lune d'hiver. Lazare, je te le dis, jusqu'à la fin des temps, tu seras le grand arbre, le sapin toujours vert, dressé dans la tempête de sable et de feuilles mortes qui dévaste le monde.

LAZARE, *éperdu.* — O Jésus... mon Seigneur...

Il court à lui, tombe à genoux.

JÉSUS, *le relevant.* — Adieu, mon camarade. Adieu.

Il l'embrasse.

LAZARE, *près des larmes.* — Adieu, Jésus, adieu...

JÉSUS. — Tu vivras ?

LAZARE. — J'essaierai.

JÉSUS. — Tu seras heureux ?

LAZARE. — Peut-être.

JÉSUS. — Gai, au moins ?

LAZARE. — Je tâcherai.

JÉSUS. — Il faut être joyeux, mon cher ami Lazare.

Il marche vers la porte.

LAZARE. — Jésus !... Non, pas ainsi !... (*Il va à lui.*) Ne partez pas ainsi !

JÉSUS. — Allons, Lazare, courage !

Il ouvre la porte.

LAZARE. — Je sens mon cœur qui crève... Non, non, ne partez pas ! Nous serons avec vous. Nous nous serrerons tous, d'un bloc, autour de vous...

JÉSUS. — Il faut que je m'en aille. Tu m'as montré la route.

LAZARE. — Il n'y a pas qu'une route.

JÉSUS. — Il n'y en a qu'une seule. On peut ne pas la voir, mais dès qu'on l'aperçoit, Lazare, ce serait un crime que de ne pas la prendre.

LAZARE. — Rien ne vaut l'existence d'un homme comme vous.

JÉSUS. — Est-ce toi qui dis ces mots ? Toi, pour qui rien ne vaut ni n'égale la mort ?

LAZARE. — Pas celle qu'ils vous réservent !

JÉSUS. — Il n'y a qu'une mort, comme il n'y a qu'une route.

LAZARE. — Et si vous avez peur ?

JÉSUS. — Sans doute aurai-je peur.

LAZARE. — Et si je me suis trompé ?

JÉSUS. — Non, je l'aurais senti.

LAZARE. — Et si...

JÉSUS, *il le coupe.* — Ecoute-moi. Je vais, de toute mon âme, te poser une question et tu y répondras, comme moi, de toute ton âme... Crois-tu sincèrement, crois-tu profondément, que j'aie tort de partir ?... Ne te hâte point de répondre. Laisse cette question descendre jusqu'au fond de ton être... Le crois-tu ?

Lazare laisse tomber sa tête dans ses mains. Jésus se glisse sans bruit par la porte ouverte, disparaît dans la nuit.

LAZARE, *le visage caché.* — Non, Jésus, non, hélas ! Vous faites bien. Vous faites bien. (*Il découvre son visage, ne voit personne, crie vers la nuit :*) Jésus ! (*Il va pour s'élancer, y renonce, puis, appuyant son bras au chambranle de la porte, y pose son front et pleure. Un temps. Il se redresse, vient lentement au public, s'arrête à l'avant-scène et songe, les yeux au loin. Soudain, il se secoue, va vivement ouvrir la porte de la cuisine et crie vers la coulisse :*) Eh ! vous autres, où êtes-vous ?... Venez, allons, venez ! (*Il revient à l'avant-scène et, tout bas, à lui-même :*) Il faut être joyeux, mon cher ami Lazare.

Entre Marthe, rapidement. Derrière elle, Matthieu.

MARTHE, *avec chaleur.* — Comment es-tu ?
LAZARE. — Très bien.
MATTHIEU. — Réellement ?
LAZARE, *souriant.* — Réellement.
MATTHIEU. — Victoire !

Il lui serre les mains. Un petit temps..

MARTHE. — Où est Jésus ?
LAZARE. — Parti.

Le mot frappe Marie qui entre. Elle s'arrête net.

MARIE. — Quoi ?

Un temps.

LAZARE, *doucement.* — Il est parti, Marie.
MARIE, *d'une voix blanche.* — Mais... il va revenir ?
LAZARE. — Sans doute... Pas tout de suite.
MARIE, *dans un cri étouffé.* — Oh !

Elle court à la porte, va pour se jeter dehors, se heurte à la nuit et reste là, hagarde. Les trois autres qui l'ont suivie des yeux, détournent la tête. Un temps.

MATTHIEU, *bas.* — Où va-t-il ?
LAZARE, *de même.* — Je l'ignore.

Un temps.

MATTHIEU. — Il est parti... comment ?
LAZARE. — Mais, avec... décision. Comme qui se remet en route.
MATTHIEU. — Triste ?
LAZARE. — Oh ! non, au contraire. Plein de force et de joie.

Silence. A ce moment Marie passe lentement dehors.

MARTHE. — Non, Marie !

Elle va pour la suivre.

MATTHIEU, *la retenant.* — Laissez-la ! Le jardin et la nuit ne lui feront que du bien. (*Silence. A Lazare :*) Jérusalem ?
LAZARE. — Je crois. Mais il ne m'a rien dit.
MATTHIEU. — C'est d'une folle imprudence. Cette ville grouille de gens...

Il s'interrompt soudain : Judas, silencieusement, s'encadre dans la porte.

LAZARE, *haussant le ton.* — Jésus a dépassé le stade de la prudence. (*Face à Judas :*) Jésus ne craint plus rien, ni personne, en ce monde.

Un temps.

JUDAS. — Et dans l'autre ?

Il passe nonchalamment.

LAZARE. — Dans l'autre, il n'a jamais eu quoi que ce soit à craindre.
JUDAS, *s'adossant au mur.* — Qu'est-ce que tu en sais ?
LAZARE, *faisant un pas vers lui.* — Ce que j'en sais...
MATTHIEU, *s'interposant.* — Laisse-le dire.
LAZARE, *se dégageant.* — Non, Matthieu. (*Il va à Judas et avec force :*) Ce que je sais il le sait. Il le sait, maintenant. Je le lui ai donné.
JUDAS. — Crois-tu qu'un homme comme toi puisse donner quelque chose à un être comme lui ?
LAZARE. — Je n'avais que ma mort, c'est vrai, mais il l'a prise.
JUDAS. — Mort, toi ? Laisse-moi rire ! Mais tu n'étais pas mort, mon petit paysan, tu étais... décédé.
MARTHE, *indignée.* — Une jalousie pareille !
JUDAS. — Jalousie ? Plaise au ciel ! Les choses seraient plus simples !
MATTHIEU, *à Marthe.* — Chacun sait qu'il endure un tourment surhumain.
JUDAS. — Imbécile !
MATTHIEU. — Orgueilleux !
LAZARE. — Tu mourras mal, Judas.
JUDAS. — Parce que tu es prophète, par-dessus le marché ?
LAZARE, *avec mélancolie.* — C'est le nom qu'il m'a donné... « Lazare, ô mon prophète »...
JUDAS, *haineux.* — Il t'a dit ça ?
LAZARE, *doucement.* — Oui, oui... (*Marie a reparu, toute blanche. Elle se tient là, tête basse, semblant ne rien entendre.*) J'ai vu clair, tout à coup, jusqu'au fond de la nuit. Et Jésus s'est penché par dessus mon épaule. Et lui aussi a vu.
JUDAS. — Ce n'est pas vrai. Tu mens.
LAZARE, *crescendo.* — Nous sommes allés, ensemble, jusqu'au bout de la nuit.
JUDAS. — Tu mens !
MARIE, *soudain.* — Il ne ment pas ! (*Elle entre.*) C'est vrai !
JUDAS, *furieux.* — Vous étiez là ?
MARIE, *descendant lentement vers eux.* — Partout où est Jésus je suis, derrière lui. A cette minute même, sur la route où il marche, je marche derrière lui. Et je sais où il va.

Elle a un bref sanglot.

JUDAS. — Et où va-t-il ?
LAZARE, *à Marie.* — Tais-toi !
MARIE, *poursuivant.* — Ah ! je sais où il va. Et je sais que, devant, va l'ombre de mon frère (*Elle va à Lazare.*) Et que c'est l'ombre haute et bleue du précurseur.
LAZARE, *la prenant dans son bras.* — Il m'a dit cela aussi.
JUDAS. — Tu mens.
LAZARE. — Il me l'a dit.
JUDAS. — Tu mens, petit revenant.
LAZARE, *avec grandeur.* — Je me nomme Lazare. Hier, à pareille heure, j'avais une montagne de terre sur le corps. Et quoiqu'on m'ait tiré, Judas, de cette terre, elle est toujours sur moi. Je parle à travers elle. Et je mens, tu oses dire ?
JUDAS. — Je dis que tes paroles sont fausses, révoltantes. Et qu'elles soulèvent en moi une haine sans bornes.
LAZARE. — Il les a entendues ! Il les a méditées !

JUDAS. — Lui ? Fouiller cette boue ?... Non, non, il n'a pas pu... son souffle ne doit rien à l'haleine puante d'un misérable spectre à qui il a rendu, par pitié, sa guenille. Tu mens, petit cadavre.

MATTHIEU. — Judas !

LAZARE. — Laisse-le moi ! (*Il écarte Marie et marche sur Judas.*) Me voici devant toi. Non pas tel que je semble, debout, les yeux ouverts, mais couché comme je suis, paupières et lèvres closes. Couché comme tu seras. Regarde-moi, Judas.

JUDAS, *reculant.* — Non ! Tu me fais horreur.

LAZARE. — Lève les yeux sur moi, Judas, et dis mon nom !

Judas, avec effort, lève les yeux sur Lazare. Un temps.

JUDAS. — Lazare !... (*De tout son être :*) O pourriture !...

Il lui crache au visage.

LAZARE, *très simplement.* — Tu es perdu, Judas.

JUDAS. — Haha ! Je vais le sauver... (*Il court à la porte, se retourne.*) Je m'en vais l'arracher à vos damnées bandelettes... vos ombres, votre silence... Je trouverai une chose... Je trouverai, malgré vous, une chose qu'il me devra... une seule chose, à moi, Judas !

Il plonge dans la nuit. Silence.

MARTHE, *doucement.* — Tu souffres ?

LAZARE. — Oh ! non, pas moi... Lui, souffre affreusement. Moi, je me sens léger, c'est drôle... aérien.

MATTHIEU. — C'est juste, mon Lazare.

LAZARE. — Je me sens... presque heureux.

MARIE. — Oui, Lazare, c'est juste.

LAZARE. — Heureux, avec, je ne sais... quelque chose de... perçant, comme une attente vague et... mordante, à la fois.

MARTHE, *tout de suite affolée.* — Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ?

MATTHIEU. — Allons, allons, du calme !

MARIE. — Conduisons-le s'asseoir.

MARTHE. — Oui, oui, dans son fauteuil.

Ils le mènent au fauteuil. Lazare y tombe d'un bloc, yeux clos, tête renversée. Un temps.

MATTHIEU. — Ça va mieux ?

LAZARE, *sans bouger.* — Non, ça gagne.

MARTHE. — Mon Dieu, qu'est-ce qu'on va faire ?

MATTHIEU. — Ça te pèse ?

LAZARE. — Ça me ronge.

MARIE. — Où, Lazare ?

LAZARE, *promenant ses mains sur son ventre.* — Là... et là...

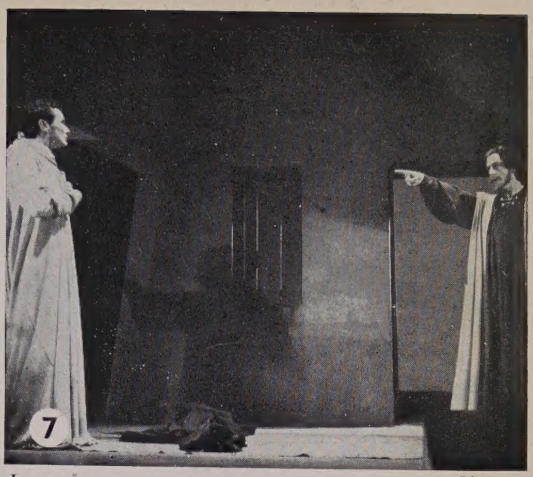
MARTHE. — J'envoie chercher le médecin !

Elle court vers la cuisine.

LAZARE, *dans un cri.* — Attendez !... Non, je sais !... (*Il ouvre les yeux, se redresse et, comme triomphalement :*) Je sais !... Je sais !... J'ai faim !

RIDEAU

Mermans. Lazare.



Lazare. Jésus.

6 MERMANS. — *Et vous étiez pas mal, avouez !* (ACTE I.)

7 JÉSUS. — *Toi, mon dernier apôtre !* (ACTE II.)

8 JUDAS. — *Tu mens, petit revenant !* (ACTE II.)

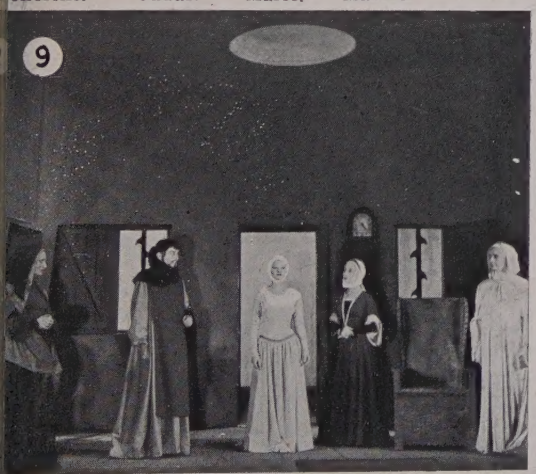
9 MARIE. — *Il ne ment pas.* (ACTE II.)

10 MARIE. — *... Et que c'est l'ombre du précurseur !* (ACTE II.)

(Photographies Lipnitzki)

Judas. Lazare.

onorine. Judas. Marie. Marthe. Lazare.



Marie. Lazare.

JAN 2 8 1952

"LAZARE" DEVANT LA CRITIQUE

LAZARE, moins que Judas mais très abondamment encore, a fait méditer, rêver. Son silence, surtout, après sa résurrection, son absence soudaine des Evangiles, ont troublé les exégètes. Frédéric Lefèvre, qui n'était pas théologien ni métaphysicien, imaginait que Lazare, ne pouvant mourir une seconde fois, vivait toujours parmi nous — seul à connaître le grand secret ; et le gardant pour lui, par obéissance... De loin en loin un homme, un Spinoza par exemple, laisse passer, comme une lueur entre deux planches, un faible rayon de vérité... C'était Lazare, caché sous un bonnet, dans une barbe ; Lazare immortel, impossible à identifier...

Dans cet ordre de songeries, tout est permis. L'arbitraire est total. Les acrobaties les plus surprenantes sont libres, aux risques et périls de l'acrobate...

ROBERT KEMP.
dans *Le Monde*.

VUE par un journaliste d'information, l'affaire Lazare est le plus grand « ratage » de tous les temps. Comment ? On pouvait interviewer le seul humain qui soit jamais revenu de l'au-delà et personne, pas même les évangélistes, n'a songé à lui demander des renseignements sur cette « terra » vraiment « ignora » qu'est l'autre monde !

Notez que, grâce aux progrès de la science, nous avons eu, ces dernières années, plusieurs Lazare qu'un opportun massage du cœur a rappelés d'entre les morts après quelques minutes de décès constaté. Ceux-là, on les a abondamment questionnés. Tous ont dit qu'ils ne se souvenaient de rien. Il est vrai qu'un stage de quelques minutes au royaume des ombres, c'est peu de chose. Et l'on est, somme toute, excusable si, pendant un séjour si bref, l'on n'a rien vu.

Mais quatre jours ! Lazare a passé quatre jours « de l'autre côté ! ». Et l'on n'a jamais su tirer de lui le moindre renseignement, pas même une boutade dans le genre de la confidence faite à ses proches par je ne sais plus quel prélat mourant : « Le purgatoire n'existe pas ! ». Et, depuis cette occasion manquée, le secret de Lazare hante l'humanité.

PAUL GORDEAUX,
dans *France-Soir*.

QUAND on est mort, c'est pour longtemps. Aussi ressuscité après quatre jours de tombeau, le héros de M. André Obey exhale-t-il sa mauvaise humeur se plaignant avec véhémence du méchant tour que Jésus lui a joué. Car il avait trouvé sous la terre la paix, le silence et aussi la vérité, vivant enfin de la vie qui est communion universelle, absorption dans le grand tout et incessante renaissance au sein fécond de la nature. Que lui importe maintenant ce misérable sursis, cette existence chétive parmi les fantômes étrangers et que ne leurre même plus un vain espoir ? Une fois le seuil funèbre franchi, il n'y a, en effet, personne et l'appel désespéré lancé à l'heure dernière à son créateur par la créature reste sans réponse.

Voilà la révélation que le miraculé de Béthanie fait au Nazaréen, que la carence de son Père semble contrister plus qu'elle ne l'étonne ; et qui ne sait offrir à Lazare que sa propre vie pour qu'il reprenne goût à la sienne. Sacrifice, qui semble réduire à des dimensions toutes humaines l'accomplissement des Ecritures et donne au Jésus de M. André Obey un aspect terrestre aussi émouvant qu'inattendu, mais qui est dans la logique même de l'auteur.

G. JOLY, dans *L'Aurore*.

JÉSUS vient de ressusciter Lazare. Mais au lieu du Lazare vivant et décidé à se réadapter qu'attendent ses proches : Marthe et Marie et Matthieu. que trouvent-ils ? Un Lazare mal remis de sa mort. Il a goûté à la mort, à la vérité de la mort, à une espèce de fusion avec la terre et l'eau. Il a pénétré le secret de la grande vie universelle. Il s'est, quatre jours durant, fondu dans une absence épaisse. Il a pris racine dans le monde éternel. Et il reste à présent comme engourdi. Il demeure englué dans ce repos sans frontière ni fond qui est la grande Réalité, objet de l'inquiétude humaine et de nos angoisses.

Ceux qui entourent Lazare considèrent avec stupeur et malaise cet être remonté du néant qui ne semble pas disposé à reprendre pied parmi eux. Et Jésus vient dans la maison de Lazare. Et commence une ample confrontation. Lazare va, peu à peu, découvrir à Jésus le mystère de la mort que, d'instinct, le fils de l'Homme déteste. Lazare révèle à son sauveur le sens d'une randonnée qui l'épouvantait. Il éclaire progressivement tous les moments du redoutable passage et il est ainsi amené à dévoiler à Jésus la signification de son destin.

Dès lors, le Galiléen, bouleversé par cette préfiguration de sa propre fin, comprend qu'il est « fait pour être mort » et il accepte son sort douloureux. Il se charge de cette mort, cette mort de Lazare qui devient la mort prochaine de Jésus. Il s'apprête donc à marcher vers sa croix, ne demandant, en échange, à Lazare que de se tourner vers la vie, que d'être, à sa place, la résurrection et la vie. Il le charge de porter témoignage dans les siècles des siècles. Il l'institue son prophète de vie et, conscient de la tâche effrayante qui l'attend, Jésus s'éloigne sur le chemin de Jérusalem.

Pièce emplie de beautés, pièce d'un son rare, longuement méditée, et travaillée avec exigence par M. André Obey. Pièce noble, mais dure. Ambitieuse, mais sévère. Sincère, mais âpre.

JEAN-JACQUES GAUTIER,
dans *Le Figaro*.

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 1er trimestre 1952